

# la société historique acadienne

Vol. 17, no 2

Avril-juin 1986

# les cahiers



# LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ACADIENNE

# LES CAHIERS

Vol. 17, no 2

Avril-juin 1986

## SOMMAIRE

### **Présentation**

Père Anselme Chiasson ..... p. 35

### **Journal d'un aumônier de la guerre 1914 (Mgr Jean Gaudet)**

Raoul Dionne ..... p. 36

### **Joseph Broussard, dit Beausoleil**

Ronnie-Gilles LeBlanc ..... p. 52

### **La Montée de quelques Acadiens en Canada**

Frère Yvon Léger, o.m.i. .... p. 58

Les articles dans LES CAHIERS sont répertoriés dans ACADIENSIS, CANADIAN HISTORICAL REVIEW et la REVUE D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE.

*Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 1369*

*Imprimé par l'Imprimerie Chedik Ltée  
185 rue Main, Shédiac, N.-B.*

*ISSN 0049-1098*

---

## LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ACADIENNE

La Société historique acadienne fut fondée en 1960 dans le but de regrouper toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire acadienne. Son objectif principal est de se consacrer à la découverte, la collection et la publication de tout ce qui peut contribuer à mieux faire connaître et aimer l'histoire acadienne.

On peut devenir membre de la Société en payant la cotisation de:

Membre à vie .....	\$200.00
Membre bienfaiteur .....	25.00
Bibliothèque et institutions .....	20.00
Membre régulier .....	15.00
Membre étudiant .....	7.50

Tout membre en règle reçoit automatiquement pour l'année en cours, les Cahiers publiés par la Société.

Pour tout renseignement, on communique à l'adresse suivante:

La Société Historique Acadienne  
Case Postale 2363, Succursale "A"  
Moncton, N.-B. E1C 8J3

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Me Alonzo LeBlanc  
Vice-présidente  
et trésorière: Marguerite Beaulieu  
Secrétaire: Evangéline Roy  
Secrétaire adjoint: Oscar Duguay  
Conseillers: Edgar Léger  
Père Yvon LeBlanc  
Dr Paul Doucet  
Marie-Claire Pitre  
Rédacteur des Cahiers: Père Anselme Chiasson

## PRÉSENTATION

Le journal d'un aumônier militaire acadien est, croyons-nous, un document unique dans notre histoire. Et vu que l'auteur, le Père Jean Gaudet, fut aumônier du régiment acadien, le 365e, ce document prend une double valeur pour nous. Cet article est constitué de notes du journal que nous présente l'historien Raoul Dionne en les étoffant de commentaires et d'éléments puisés des lettres du Père Gaudet à son oncle, le Père Donat LeBlanc.

On connaît Joseph Broussard, dit Beausoleil, comme un héros de la résistance acadienne lors de la Dispersion, mais sans savoir trop de détails sur sa vie. Le DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA (Vol. III), qui contient un article du Père Clarence d'Entremont sur ce personnage, n'est sans doute pas à la disposition de tous nos lecteurs. Alors, l'étude de Ronnie-Gilles LeBlanc sur Joseph Broussard, en apportant quelques détails de plus, ne manquera pas d'intéresser. Mentionnant, en passant, qu'il existe encore plusieurs familles Broussard à Pomquet, en Nouvelle-Écosse, et un plus grand nombre en Louisiane.

Le Frère Yvon Léger, o.m.i. nous présente le récit d'un déménagement en 1848 d'Acadiens de Memramcook et de la région à Wotton, au Québec. Ce récit qu'un de ces Acadiens dicta à sa fille, il y a près de 100 ans passés, en plus d'être intéressant, nous fait nous poser des questions. Comment expliquer cette migration pour aller s'installer en pleine forêt, dans une région qui leur était totalement inconnue? Il reste que l'auteur, Edouard Léger, devint l'un des fondateurs d'une nouvelle paroisse du Québec, Saint-Hippolyte de Wotton, dans les Cantons-de-l'Est.

**Père Anselme Chiasson**



(Mgr Joseph-Jean-Vital Gaudet)

## Journal d'un aumônier de la guerre 1914

À la recherche d'anciennes photos de famille, deux nièces de Mgr Gaudet, Alberta Gaudet et mon épouse Yolande ont découvert un journal intime, des collections de photos et la correspondance de Mgr Gaudet avec son oncle, l'abbé Donat LeBlanc pendant la première guerre mondiale.

Au début, les entrées froides et laconiques du journal ne m'ont guère impressionné, mais quand mon épouse commença à me citer des impressions, des réflexions sur la guerre et sur les gens en contact avec cet aumônier, j'ai décidé d'essayer de reconstituer les étapes de son expérience de guerre. Mais avant de dévoiler le contenu de ces documents, il serait bon de connaître l'auteur de ce journal intime et des autres documents.

Mgr Jean Vital Gaudet est un fils d'une ancienne famille de Memramcook, un descendant de Vital à Simon à Charles Gaudet. Sa mère Marie LeBlanc était originaire de Bouctouche, soeur du curé de Shédiac, Donat LeBlanc et tante de Marguerite Michaud. Après des études collégiales à l'Université Saint-Joseph, Jean Gaudet entreprit

des études théologiques au Séminaire de Laval et de Halifax.

Ordonné prêtre en décembre 1906 dans sa paroisse natale, il débutait son ministère pastoral à Saint-Paul, puis à Adamsville. A la déclaration de la guerre, on demanda à chaque diocèse de fournir des aumôniers aux troupes canadiennes. Choisi par Mgr Édouard LeBlanc, évêque de Saint-Jean, le jeune prêtre fut envoyé à Val-Cartier et devint aumônier du 165e bataillon, regroupant les Acadiens volontaires dans les forces armées en 1916. Ce bataillon de 24 officiers, 524 soldats était sous le commandement du Lt Col. L. Cyriaque Daigle de Saint-Louis-de-Kent.

Le journal intime commence le 24 mars 1917, date du départ du 165e pour l'Europe. Partant de Saint-Jean, (N.-B.), le bataillon voyagea par train et fit un bref arrêt de nuit à Moncton. Une grande foule de parents et d'amis attendait à la gare pour saluer les courageux soldats acadiens en route pour le front. Après cet arrêt, le train continua son trajet de nuit vers Halifax "*parmi les pleurs et les gémissements des mères et des fiancées*".

Arrivés à Halifax vers huit heures et demie du matin, les soldats purent jeter un premier regard sur les navires de transport alignés dans le bassin de Bedford. Après la descente du train, les soldats marchèrent en parade jusqu'au deuxième quai. "*Longue attente, la faim tenaillait les entrailles des soldats n'ayant pas déjeuné ni souper la veille*". Vers deux heures de l'après-midi, le Metagama accosta et une heure plus tard, les soldats montaient à bord du navire après avoir reçu leurs rations. Une demi-heure après, tous les passagers occupaient leurs cabines et pouvaient observer l'arrivée des autres bataillons: le 198e (Toronto Buffs), le N.S. (Highland Brigade); en tout 1700 soldats et quelques civils. Le journal du bateau dit: "*Embarcation completed at 6:00 p.m. Steamship Metagama left dock at 7:00 p.m. and anchored in Bedford Bassin. Weather fine. Troops quiet and orderly*".

Ship staff appointed:

To command troops on board: Lt Col. L.C. Daigle, 165th

Ship's Adjutant: Capt. S.J. Cragg, 198th

Ship's Medical Officer: Capt. W.G. Kerby, 198th

Ship's Sergt. Major: R.S.M. A.P. LeBlanc, 165th

Ship's Ordely Room clerk: Sgt. C. Wilson, 198th

Le lendemain, l'aumônier confessa 46 soldats, 3 officiers, et célébra la messe dans le fumoir de l'entrepont où tout le bataillon assista en corps. L'"*Ave Maris Stella*" et "*Marie veille sur tes enfants*" furent chantés pendant la messe.

Avant de quitter le port, un jeune Kerr de Toronto s'est tué en tombant dans un puit entre les ponts D et F. Accident ou suicide? Le journal de bord déclare: "*Court found that death was accidental and exonerated all persons from blame*". De son côté, l'aumônier rapporte qu'il s'assura que la jeune victime n'était pas catholique, mais lui donna quand même une absolution sous condition. Comme le bateau était encore dans le port, le corps du jeune Kerr fut retourné à terre. On envoya en même temps un soldat Terry atteint de pneumonie.

D'après le journal de bord, le bateau Metagama quitta le port à 5 heures

du soir, le 28 mars 1917. "*Weather fine, sea calm. Troops in good spirits*". Le Metagama faisait la traversée atlantique avec les bateaux Missanabie, Lapland, Southland, Saxonia et le croiseur Calgarian. "*Ship darkened at sunset; all men in quarters and unauthorized lights out at 6:00 p.m.*"

Pendant toute la traversée on suivait un rythme de vie assez routinier: exercices physiques, inspections, pratique de fanfares, un concert et une conférence sur une expédition de l'Antarctique. L'aumônier écrira "*les soldats font des exercices à tour de rôle et prennent leur ébats sur le pont et paraissent de bonne humeur*". Pour briser la monotonie "*a very interesting spectacle was witnessed when the S.S. Lapland practiced Gun fire and put out the smoke screen. At noon, the Dominion Line S.S. Canada passed within 5 miles bound to Canada.*"

Le 1er avril, le Capt. J.J.V. Gaudet dirigea une "*R.C. Church Parade*". Le ministre protestant Capt. E.F. Johnson fit de même. Ensuite on fit une quête pour le foyer des marins. Les Acadiens donnèrent \$14.50 et les protestants plus nombreux, \$27.31. Le lendemain la mer était fortement agitée et plusieurs soldats souffraient du mal de mer.

C'est le 6 avril 1917, fête du Vendredi saint, que les soldats virent pour la première fois, les côtes de l'Irlande. Ils étaient maintenant dans une zone dangereuse infestée de sous-marins. On pratiqua des exercices de sauvetage et on diminua la vitesse des bateaux pour attendre une escorte de protection. Pendant le trajet vers Liverpool à travers des champs de mines, le Lapland en toucha une: "*toutes les vitres à bord furent brisées par le choc, l'avant de la quille enfoncée, un homme tué, cinq ou six blessés. Tout le monde à bord monta sur les ponts prêts à se jeter dans les bateaux de sauvetage*". Heureusement pour les soldats, deux compagnies avaient couché sur les ponts, ce qui diminua le nombre de mortalité.

Rendus à Liverpool le 7 avril, les soldats reçurent des rations de 24 heures et débarquèrent peu après leur déjeuner. Partis en train vers midi, les soldats se retrouvaient le soir au camp de Shoreham.

Dans son journal, l'aumônier donne des descriptions des trains anglais, des rues "*aux habitations identiques de briques, ayant des toits en dents de scie, ardoise ou chaume*". À bord du train il découvre la campagne anglaise avec ses châteaux, les forêts et les villes industrielles comme Rugby. À l'occasion, le train militaire reçoit des ovations des femmes et des vieillards. Le camp de Shoreham-by-the-Sea était immense, couvrant une superficie de 4 à 5 miles carrés.

Pendant la messe du dimanche de Pâques, l'aumônier dirige des prières de remerciement pour la bonne traversée, prêche sur les mystères du jour et sur les dangers de l'immortalité au son des bruits d'avions "*ces oiseaux aussi nombreux que les maringoins des marais de Memramcook*". Durant cette journée, l'aumônier et les Acadiens ont rencontré les soldats du 22e régiment de Canadiens français. Ensemble ils ont blagué et chanté des chansons à répondre comme "*Marie-Anne s'en va au moulin*".

C'est à Shoreham que le 165e a été démembre Les Acadiens avaient

le choix entre la 10<sup>e</sup> brigade canadienne-française et la 13<sup>e</sup> du Nouveau-Brunswick; 322 Acadiens choisirent la 10<sup>e</sup> et 172 optèrent pour la 13<sup>e</sup> au désespoir de l'aumônier.

Durant l'entraînement intensif des soldats au camp de Shoreham, plusieurs contractèrent des maladies de gorge, les oreillons ou la rougeole. Le médecin du camp imposa une quarantaine de 28 jours et annula toutes les sorties hors du camp. Quand on leva la quarantaine il restait encore 187 cas d'isolés, 32 cas d'oreillons et 12 de rougeole. Chaque soir on voyait de nouveaux arrivés dans le camp; le 144<sup>e</sup>, le Kitchener's Own et le 199 Irish Rangers entre autres.

Ne pouvant sortir du camp, le capitaine Gaudet en profita pour mieux connaître les officiers et les autres aumôniers, le Père Doyon du 22<sup>e</sup> et l'abbé Bouillon du 189<sup>e</sup>. Mais le Père Gaudet avait hâte d'obtenir un congé pour visiter Londres. Cependant, sa déception fut profonde puisqu'il écrit: *“Londres n'a rien d'extraordinaire à part son étendue. Les édifices du Parlement, Westminster Abbey, la Cathédrale catholique et d'autres édifices sont vastes et imposants. L'impression première et persistante, c'est qu'elle est surtout commerciale, froide, sans figure, sale au sens propre et figuré”*.

Après leur entraînement, la grande majorité des Canadiens français furent envoyés dans le Corps des Forestiers. Comme son nom l'implique, ce corps devait fournir le bois aux troupes alliées. Le capitaine Gaudet servira d'aumônier dans cette division pendant sa première année en Europe. Ce corps fut transféré à proximité de la forêt royale de Windsor pendant quelques jours avant la traversée en France. Près du château de Windsor, l'aumônier raconte que *“les chevaux du roi nous passent entre les jambes; il y en a par milliers; des faisants, des lapins... ça compare avantageusement avec Adamsville”*.

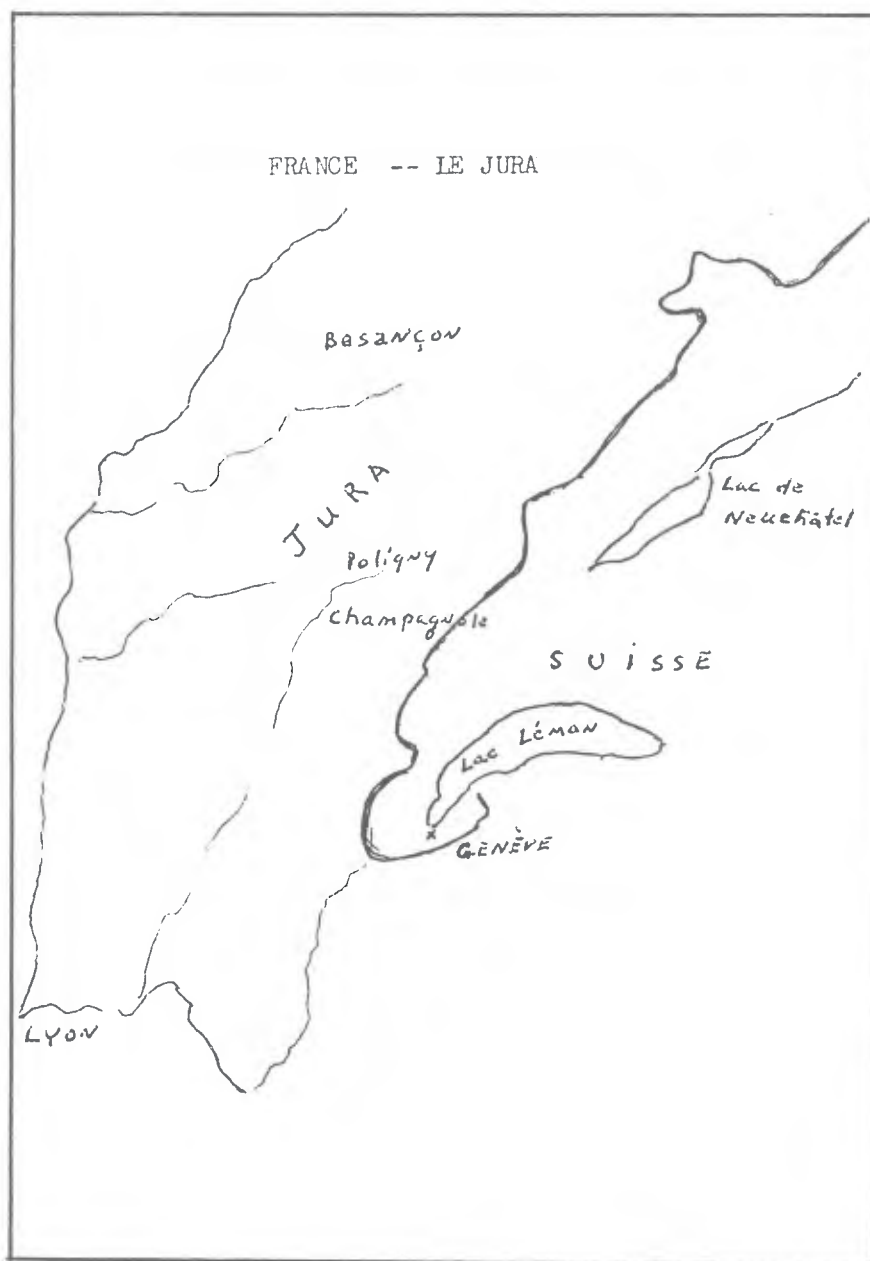
Le 24 mai 1917, les Forestiers partent de Southampton à destination du Havre en France. C'est un premier contact avec le pays de ses ancêtres pour le jeune Acadien. Il eut le temps de visiter les monuments historiques de Rouen et de Paris. Il est muet sur les visites des soldats, mais ces derniers ne passaient pas leur temps dans les cathédrales comme il l'expliquera plus tard.

Après deux ou trois jours de permission, les Forestiers reprennent le train à destination du Jura français. Cette région éloignée des lignes du front se situe entre l'Alsace et les préAlpes du nord. Cette région longe la frontière de la Suisse. Le Jura est une zone de plateaux et de montagnes. A cause de son climat humide elle a de splendides forêts de sapins, de chênes et de hêtres. De plus, on y trouve des vignobles et beaucoup d'élevage.

Les soldats canadiens seront stationnés dans des villages de montagne à proximité de Poligny et de Champagnole. Le camp de l'aumônier se trouve à Vers en montagne. Le Corps des Forestiers deviendra un corps de bûcherons et d'employés dans les scieries locales au service de sa Majesté Georges V. Pour acheminer les billots vers les scieries, les Forestiers devront également construire une voie ferrée de 2½ milles. On leur demanda également de charger et de décharger les trains qui alimentaient les lignes du front. Avec toutes



les tranchées pratiquées pendant la Guerre de 1914, on avait un énorme besoin de bois pour en solidifier les parois et plusieurs Canadiens français se distinguaient surtout par leur talent de bûcherons. Le seul avantage était d'être loin des lignes de feu.



L'aumônier avait beaucoup de temps libre qu'il utilisait à rencontrer les gens de la place et à visiter la région. Dans son journal, il raconte qu'il y a des milliers de soldats dans la région et qu'on en attend d'autres. Il admire le paysage des forêts, l'élevage intensif qui produit de bons fromages et surtout la culture des vignes. Il dira ironiquement à son oncle: "*Je m'habitue au vin à regret, car de retour au Canada, il me faudra ou m'endetter ou colorer le lait de beurre*".

Comme il veut s'occuper et s'instruire il rencontre les curés du voisinage. Il mangera chez eux et jouera aux cartes avec eux. Ce sont d'excellentes occasions pour apprendre l'histoire de France puisque ces curés aiment bien discuter d'histoire et de politique. Dans son journal, il enregistre ses leçons d'histoire et les interprétations des curés. Ces derniers lui racontent que le gouvernement français est sous le contrôle des francs-maçons. Les évêques sont beaucoup trop conciliants avec le pouvoir politique. La pratique religieuse en France est lamentable. Pas 1 sur 10 aurait la foi, et les méridionnaux sont de véritables blasphémateurs. A Paris le tiers des enfants ne sont pas baptisés. Pour expliquer cet état de fait, on remonte à la Révolution Française qui interdisait les prières publiques et l'instruction privée. Robespierre avait raison quand il disait: "*Ceux qui ont connu l'Ancien Régime regretteront toujours ces bienfaits*". Le pauvre Louis XV a été débauché délibérément dans sa jeunesse. Louis XVI avait bon coeur, mais benêt; il a refusé l'avis de Talleyrand et des nobles quand il a convoqué les États Généraux. Sous Napoléon 1er, c'était mieux, il était favorable au recrutement du clergé et aimait mieux avoir un curé que vingt gendarmes dans une paroisse. Aujourd'hui, le gouvernement républicain est anti-clérical, trompe les Nonces et le Pape, contrôle les évêques. Pendant la guerre, les généraux francs-maçons prennent des directives des loges allemandes et sacrifient leurs hommes. Seuls, les généraux cléricaux servent bien la France et assureront son salut.

Les curés racontent qu'il faut voir les mauvais journaux qui diffusent toutes sortes d'erreurs. Mais surtout dans la politique française, il faut tenir compte des partis. Les catholiques ne voteront jamais pour un candidat catholique, s'il n'est pas de leur parti. Pour un prêtre acadien, ces histoires sont indignes et troublantes. Il se demande, si la guerre n'est pas un châtime divin pour punir ces infidèles comme l'ont fait les invasions barbares. Après réflexion, il écrira plus tard: *Pauvre France!*

L'aumônier sentira le besoin d'oublier ces tristes récits et de refaire ses forces spirituelles. Il fit un pèlerinage à Lourdes. Dans son journal il écrit: "*C'est beau Lourdes, matériellement et religieusement. Sainte-Anne de Beaupré est grimace à côté de ce pèlerinage. Il y a encore de la foi en France, elle se voit à Lourdes où l'on prie... où l'on sent les ferventes émotions courir la peau*". Il eut la chance de célébrer sa messe à l'autel de la grotte, normalement réservé aux dignitaires ecclésiastiques. Il était heureux que cet "*honneur me fut donné à titre d'aumônier acadien, unique animal de son espèce*".

En plus d'aider aux curés du Jura et d'entretenir de bonnes relations entre les soldats et les civils, l'aumônier s'occupait avec zèle des

soldats confiés à sa charge. Il organisait des messes spéciales, des processions, des sessions de confessions et préparait beaucoup ses sermons. Quand il décrit ses célébrations religieuses, on est un peu surpris du déploiement. Les soldats se rendent à l'église en formation. Ils font des gardes d'honneur devant le saint sacrement, des présentations d'armes pendant l'élévation; après la bénédiction des fidèles, les soldats lancent des salves de mousqueterie.

Pendant la procession de la fête du Sacré-Coeur, les officiers portaient le diais. Les soldats des 39e et 40e compagnies assuraient une garde d'honneur, la fanfare jouait du clairon, les enfants du pensionnat Saint-Laurent ont chanté L' "Ave Maris Stella" pendant l'élévation. Dans ses sermons, l'aumônier prêche "quelque mots en anglais et plus étendu en français".

Pendant les préparatifs de cette fête, la sacristine locale ne voulait pas trop contribuer, ni sortir toutes ses bannières, mais les soldats ont pris charge de l'église et sont même allés jusqu'à faire le grand ménage de cette église qui en avait grandement besoin.

Le jeune prêtre était un peu scandalisé de voir si peu de pratique religieuse dans les églises françaises. Il voyait rarement les hommes aux messes, mais pendant ses messes militaires un certain nombre de curieux venaient voir aux portes de l'église, "ébahis, chapeaux en tête, mains dans les poches, pipe au bec".

De plus, il visitait régulièrement les malades de l'hôpital local. Un jour il alla vers un patient français qui devait se faire opérer le lendemain. Il lui proposa de se confesser, mais le Français lui répondit qu'il n'avait rien sur la conscience. Embarrassé, il lui demande s'il voulait prier avec lui. Le malade n'était pas intéressé, mais il lui serra la main à la fin de sa visite.

Quand l'aumônier visitait les camps éloignés, il devait soit marcher, soit utiliser un cheval parce que les autos étaient hors d'usage. Après une de ces visites, il raconte: "Ce matin pour dire la messe aux soldats de l'autre camp, j'ai dû faire à selle, 12 milles... ce soir je me sens le fessier en marmalade... et il ne faisait point chaud".

Dans la collection de photos, on voit le Père Gaudet faire les foins avec les fermiers de la région. Il devait visiter les fermes assez souvent parce qu'il commente sur les récoltes. De toute façon, ni l'aumônier, ni les soldats ne souffraient de la faim; la nourriture était abondante. Au goût de l'Acadien, cependant, le beurre n'était pas assez salé, les patates étaient pourries en partie. Mais il y avait des choux, des navets, des fromages et surtout du bon vin.

Si les soldats n'ont pas souffert de la faim, ils ont eu froid dans des baraques peu chauffées. Pour des bûcherons c'était le comble. On leur donnait des restes de bois verts des scieries; mais il fallait un permis spécial du Maire pour ramasser des fagots dans les forêts d'État. Dans le système français, le bois de chauffage était distribué une fois l'an et si on en voulait davantage, il fallait payer 130 francs la corde, ce que l'aumônier évalue à 24 - 26 dollars.

Loin de leurs familles, les soldats s'ennuyaient beaucoup et on essayait de les distraire en organisant des conférences et des sports.

Pendant la fête du Dominion (1er juillet) le camp organisa une rencontre sportive: courses à pied, luttas, parties de ballon. Durant les joutes, une dame trop proche des joueurs fut assommée, mais rien de grave. A mesure que le temps passe dans le Jura, l'aumônier enregistre une baisse dans la pratique religieuse des soldats. Il trouve qu'ils boivent trop et surtout se laissent gagner aux charmes des jolies coquettes qu'ils rencontrent. Il a beau prêcher sur la moralité et les dangers des maladies vénériennes, ses paroles ont peu d'effet sur la conduite des soldats assoiffés de sentiments humains.

Vers janvier 1918, l'aumônier devient dépressif et pessimiste face à son ministère sacerdotal. Il trouve que les officiers ne lui rendent pas la tâche facile, quand ils traitent les cérémonies religieuses de spectacle, méprisent les aumôniers, encouragent les soldats à s'enivrer et à courir les hétaires (prostituées). Ils ne favorisent pas l'assistance à la messe, en imposant toutes sortes de corvées les dimanches. De plus, les soldats n'ont plus peur de mourir depuis qu'ils travaillent dans le Jura, loin des canonnades allemandes.

Le capitaine Gaudet profitera de ses congés pour faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Salette. Ensuite il fera un voyage plus long à Paris, Fontainebleau, Lisieux, Saint-Malo, Rennes et Nantes. Pendant sa visite à Paris, il découvre des raids d'avions, l'effroi de la population et les exodes de la ville. Malgré tout, il assiste à une messe à Montmartre, à une conférence à la Sorbonne, visite le château et les jardins de Fontainebleau. Il fait ses voyages par train sans aucun ennui.

Dans ce journal, il est difficile de suivre les grands événements de la guerre. Cependant, il serait bon d'en examiner les grandes lignes. La première guerre commença au front occidental par l'offensive allemande de septembre 1914, à travers la Belgique en direction de Paris. L'encerclement de la capitale française était presque réalisé, quand le général Von Moltke, par crainte de laisser le territoire allemand sans défense, retira une partie de ses troupes de l'aile droite. Sous l'assaut des troupes anglaises et françaises, les Allemands se replièrent dans la vallée de la Marne et ensuite de l'Aisne. Les combats se déplacèrent vers les ports maritimes de la Manche. Anvers tomba aux mains des Allemands, mais les Alliés gardèrent Calais, Dunkerque et Boulogne, ce qui permettait le ravitaillement des troupes en France.

Après cette offensive allemande, le front ouest se transforma en guerre de siège. Deux armées s'affrontaient et se combattaient dans une guerre de tranchées. Malgré de multiples attaques et de nombreuses morts, aucune armée ne réussissait à pénétrer dans le territoire ennemi. Il était difficile pour les Alliés de lancer des offensives, parce que les Allemands pouvaient mitrailler tous les soldats qui essayaient d'atteindre les tranchées allemandes. Cependant les officiers alliés désarmés par cette stratégie de siège, s'entêtaient à lancer des offensives extrêmement meurtrières. Pour remplacer les soldats tués, ils réclamaient d'autres soldats. Pendant que durait cette boucherie au front, les Allemands introduisaient toutes sortes de nouveautés -- utilisation du gaz, des avions, des sous-marins, et des canons de plus en plus puissants, comme la Grosse

Bertha. L'année 1916 fut particulièrement meurtrière. Les Alliés perdirent au moins 600,000 soldats et les Allemands, 236,000. C'était un véritable bain de sang. Quand les pluies d'automne transformèrent les tranchées en marécages, les offensives cessèrent. En novembre 1917, les Alliés commencèrent à utiliser des chars d'assaut à Cambrai pour attaquer la ligne Hindenburg, mais les gains obtenus furent annulés par la défense allemande. Les Canadiens qui combattaient dans la région de Vimy, Ypres et Passchendaele se distinguèrent, mais au prix de 60,000 morts des 400,000 Canadiens en Europe.

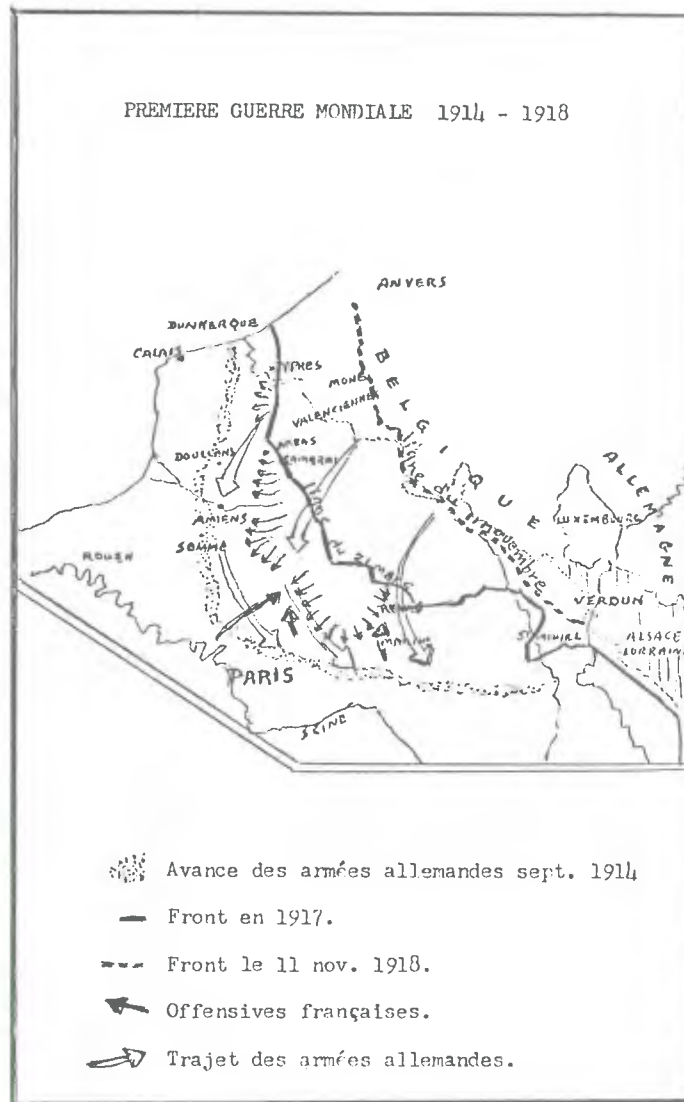
Loin des lignes du front, le Père Gaudet ne fournit pas beaucoup de renseignements. Il parle des nombreuses pertes de vie à la Marne ou à Verdun. Il commente les atrocités des Allemands. Le père d'une jeune fille violée réussit à faire arrêter le soldat coupable et un officier français le tua. "*La jeune fille violée enfonça ses talons Louis XV dans la figure du mort*". Quand il lit les réponses autrichiennes et allemandes à la note du Pape sur la paix, il écrit: "*Bill the Kaiser comme Wilson (président américain), un éfaré-face de franc maçon*".

En février 1918, l'aumônier écrit: "*Tempus fugit! Dans un mois il y aura un an que nous avons vu disparaître la plage canadienne. Que de paysages, de scènes nouvelles ont tour à tour passé devant mes yeux! Que de sentiments d'angoisse, de découragement, d'espérance m'ont tour à tour étreint le cœur!*" Il commente aussi les privations en nourriture imposées à la population allemande, les nombreuses pertes de soldats, mais déposer les armes "*serait l'écroulement jusqu'au plus abjectes profondeurs... Il est dur à l'orgueil et à la vie allemande de recevoir pour hôte, l'humiliante et écrasante défaite.*"

Au printemps 1918, les Allemands avaient perdu la guerre des sous-marins, et les Américains entraient massivement en France. Les Autrichiens menaçaient de se révolter, sous le poids des années de guerre, la population et l'armée allemande étaient démoralisées; les Allemands devaient réussir une grande offensive ou se résigner à perdre la guerre. C'est ainsi qu'en mars 1918, après quatre heures de bombardements intenses pour démolir les fils barbelés et les nids de défense, ils réussirent à couper la ligne alliée en séparant les deux armées française et anglaise. Utilisant de petites unités mobiles, les troupes allemandes avancèrent quarante milles dans le territoire ennemi avant d'être bloquées près d'Amiens. Les Alliés, fortement ébranlés par cette offensive, décidèrent la formation d'un commandement unique pour leurs troupes. Le général Foch en assura le commandement. Ce dernier organisa des plans offensifs qui devaient briser l'impasse de cette longue guerre de siège et conduire à la victoire.

N'ayant pas réussi la capture d'Amiens, le général Ludendorff attaqua dans le Nord avec l'espoir de saisir les ports maritimes, porte d'entrée des soldats et des armements anglais. Épuisés, par les attaques allemandes, les Anglais préparèrent l'évacuation de Calais et de Dunkerque, mais grâce à un suprême effort de résistance, ils réussirent à refermer la ligne de front. Les Allemands abandonnèrent le Nord et reprirent l'offensive entre Reims et Soissons au mois de mai

avec beaucoup plus de succès.



L'aumônier raconte dans son journal qu'en avril, la mobilisation de nouvelles troupes en France est considérable. Dans les villages de montagne du Jura *"sur 32 partis à la mobilisation, 16 tombés au champ d'honneur. Des familles ont perdu 5 fils, morts pour la patrie. Il en tombe toujours en grand nombre depuis le 21 mars... Les Boches, maîtres des hauteurs du Mont Kemmel ont le commandement de la plaine jusqu'à la mer. L'Angleterre aura besoin de se bien tenir. La confiance est grande... mais ce ne sera pas seulement avec la confiance que les Allemands seront battus, mais ça ne fait pas de tort. Ces malheureux Boches sont mal pris parce qu'ils n'auraient pas fait l'effouraché du 21 mars, mais ils continuent malgré leurs énormes pertes. Battus ils auront le C.. sur la planche pour longtemps."*

En juin, l'aumônier est convoqué à une réunion d'officiers à Saint-Cloud. Pendant son voyage il voit des défilés de voitures sur les routes, des camions chargés d'effets et d'enfants. *"Air de fatigue mais de résolution sur les physionomies. Tristes nécessités de la guerre nous donnant de tels spectacles."*

Pendant cette semaine à Paris, l'aumônier assiste à une messe pontificale au Sacré-Coeur de Montmartre. Durant la messe, le cardinal Mercier demande une prière en souvenir de la Belgique. Père Gaudet confesse des soldats américains et trouve que les officiers sont de bons vivants complètement areligieux. Plusieurs soldats sont empêchés de s'approcher des sacrements parce qu'ils ont contracté des mariages irréguliers.

A Paris, les provisions sont abondantes, beaucoup d'activités, beaux étalages dans les vitrines. Paris s'amuse toujours et les théâtres sont remplis. Le paganisme de Paris et l'audace des prostituées le choquent grandement. Pendant un bombardement, il se trouve dans le Metro avec beaucoup de filles de joie et leurs compagnons. Des marins américains jasant avec un vieil ouvrier et se racontent des blagues, chantent *"des airs de clairon"*. En sortant il voit des trous d'obus dans la chaussée et regagne son hôtel en marchant dans des rues désertes et noires. Le lendemain il visite les jardins du Luxembourg, le cimetière Montparnasse, le jardin des plantes et assiste à l'opéra de Rigoletto.

Revenu au Jura, il recevait en fin de juin une lettre du Lt Col French l'avisant de son prochain départ pour le front. Il remplacerait le capitaine Pirot qui viendrait assumer les fonctions sacerdotales des Forestiers. Il écrira à son oncle pour l'aviser de son transfert. *"J'ai eu ma part de dolce farniente loin de la mitraille et des clameurs de la bataille. La fin de la guerre est-elle proche?... l'on n'en sait rien"*.

Parti du Jura le 19 juillet 1918, il voyage en train jusqu'à Doullens en Picardie. Pendant son trajet il voit de nombreuses troupes le long de la route, des fermiers qui font les récoltes de pommes de terre, de choux et de raves. Arrivé à Doullens, la ville est déserte, fortement détruite et parsemée de trous d'obus. A la citadelle de la ville, il rencontre son commandant, le Lt Col Reason, originaire de London, Ontario. Pendant sa première nuit, il entend le bruit des canonnades et des avions boches au-dessus de la ville.

Le lendemain, l'aumônier ira à la recherche de l'hôpital de fortune,

installé dans une petite église après la destruction du premier hôpital. Dans les salles il entend des cris et des gémissements, voit des visages carbonisés, des corps aux membres amputés et beaucoup de souffrance. Dans la salle d'attente avant les opérations, il rencontre des blessés aux pieds, aux mains, au ventre ou à la poitrine. Les aumôniers ont beaucoup de travail avec les enterrements. Les soldats morts sont "*placés dans des sacs de toile et étiquetés. Croix de bois avec indication*". Au front les soldats sont enterrés dans une longue fausse commune. Après quelques jours d'initiation auprès du Capt. Pirot, le Capt. Gaudet continuera son service auprès des catholiques, en compagnie d'un aumônier anglican, le Capt. Kennedy. Pendant ses visites à l'hôpital, il rencontre des Américains très bruyants qui racontent à leurs camarades tous les détails de leurs blessures de shrapnell aux jambes et aux bras. Il écrira: "*de grands enfants!*"

Dans ses temps libres, l'aumônier va au Mess des officiers et discute de la guerre avec eux. Après une conversation avec un officier du 22<sup>e</sup>, il écrira: "*jeune fringant, tête chauffée de peu de valeur apparemment*". Pendant ses promenades autour de la ville, il rencontre des peletons de cavalerie, des gosses qui jouent, et voit le retour des avions alliés "*l'un qui vole très bas comme l'oiseau avec du plomb dans l'aile*". Il entend régulièrement le bruit des canonnades, et des avions. Il voit les destructions de la guerre, un cimetière aux tombeaux éventrés, des trous dans les murs près de la gare que l'on visait probablement.

Quand l'aumônier rencontre les Français en ville, les pères de famille se plaignent de la sincérité des officiers anglais qui débauchent leurs filles avec de fausses promesses de mariage. Une de ces veuves de guerre, mère de trois enfants, a été la maîtresse successivement de trois officiers anglais. Une française qui s'était généreusement donnée aux officiers ennemis a été poignardée par son mari. Ce dernier fut acquitté de son crime au milieu des applaudissements de la foule au tribunal.

A Doullens, le Capt. Gaudet rencontre des soldats du Irish Catholic Regiment qui lui expliquent le mouvement nationaliste des Sein Fein.

Father O'Reilly, leur aumônier, expliqua au Père Gaudet qu'à l'origine du mouvement nationaliste, le clergé irlandais avait essayé de ranimer la fierté nationale en encourageant un retour aux sources. Pendant les fêtes cantonales, on organisait des concours et des distributions de prix aux gagnants, on revenait à la langue ancienne, à la musique, aux danses et aux jeux typiquement irlandais.

Mais, les politiciens socialistes aux tendances anti-cléricales, s'emparèrent du mouvement et lancèrent des projets séditionnels contre le gouvernement britannique. Malgré les défenses et la désapprobation des évêques, plusieurs jeunes prêtres s'associèrent au mouvement politique qui réclamait le Home Rule.

Le Home Rule exigeait une plus grande autonomie au sein du gouvernement britannique. Le Home Rule Party de Parnell devint très puissant au parlement, et Gladstone, gagné à la cause irlandaise, proposa un projet rejeté par les Communes de 1886. Quand la proposition du Home Rule fut finalement adoptée en 1912, elle ne



répondait plus aux aspirations des Irlandais du Sein Fein qui voulaient maintenant une indépendance complète!

Pendant la guerre, la situation économique de l'Irlande était très pénible. Beaucoup d'hommes âgés entraient dans l'armée parce qu'ils ne trouvaient pas d'emploi. Les usines orangistes affichaient: "*Catholics need not apply*".

Pendant le mois d'août 1918, la guerre prend un tournant en faveur des Alliés. On capture beaucoup de prisonniers allemands et de nombreux canons. L'aumônier écrit: "*les nouvelles de la guerre sont fort encourageantes. Ce midi (12 août) des officiers venant des quartiers généraux anglais annoncent une victoire navale par laquelle toute la flotte allemande aurait été détruite. Une autre pile à M. le Boche*".

L'unité médicale de l'aumônier est transférée à Rouen. Il est convoqué à une réunion d'aumôniers sous la présidence de Mgr Gauthier. On discute de l'état moral des soldats, mais les opinions sont divergentes; assez bon en tenant compte des circonstances.

Après cette rencontre, il retourne à Arras pour subir "*le tonnerre des canons et voir le ciel en feu, la fumée en colonnes à l'horizon*". Les canonnades et les bombardements font beaucoup de victimes. Le Col Bellemare, blessé au poumon droit, meurt peu après. L'aumônier dit la messe dans des abris pleins d'obus.

Il parle de 3 ballons d'observation allemands descendus par un avion allié, du gaz lancé sur les lignes allemandes. Après plusieurs jours au front, les soldats font les préparatifs de retour à l'arrière. Marche de 10km jusqu'à Fontaine-les-Croisilles. "*Obus sifflant dans l'air dans la direction de Croisilles; avions au-dessus et redoublement de canonnade.*"

Pendant les mois d'août - septembre 1918, Foch lance plusieurs attaques offensives. La 3e armée britannique attaque en direction de Cambrai; elle réussit à rompre le front allemand près de Quend. Durant ces batailles, les Canadiens sous la direction du général Currie combattent à Amiens et ensuite à Arras. Le 2 septembre la défense allemande est rompue et les Alliés franchissent le canal du Nord à sec. Cambrai sera finalement capturé au début d'octobre.

Dans son journal de cette période, l'aumônier écrit nerveusement et parle du sifflement des obus, des nombreux morts. Un aviateur Jackson, deux soldats sont morts dans une tranchée les mains dans leurs poches; un autre a le crâne emporté; des chevaux morts... Près du canal du Nord les soldats logent dans des tentes et reçoivent les bombes des avions boches. Pendant l'attaque de Cambrai, canonnade intermittentes, avions actifs, feu de barrage, contre-offensive des Canadiens repoussés à 1km à l'ouest de Cambrai, capture de 14 prisonniers boches et 2 officiers.

Le 1er septembre, l'aumônier reçoit un avis du Lt Col French d'aller rejoindre la 5e brigade d'infanterie où se trouve le 22e régiment de Canadiens français. Il écrira: "*j'ai vu le front, entendu la mitraille et senti son souffle de mort... Imaginez la joie des combattants à la nouvelle de la cessation des hostilités. Les plus braves ont des frissons*"

*de mort lorsque les obus sifflent et crachent la mort. L'instinct de préservation devance la décision de la volonté. Cette attente de la balle et des obus meurtriers devient une obsession... La zone de guerre est pénible à voir. De gros hameaux et des villes entières sont maintenant des décombres informes, des amas de briques moulues. Quelle désolation de la terre envahie!"*

Des profonds "dug outs" creusés par Fritz à la ligne Hindenburg. Il raconte à son oncle: "*Vous serez peut-être horripilé de savoir que j'ai des poux, des boches par-dessus le marché. Ce qui me donne l'occasion d'éprouver un peu de fierté patriotique à les exterminer sans tomber sous le coup de la censure"*.

Le Père Gaudet quitta le front à Valenciennes le 28 octobre 1918. Les troupes victorieuses étaient bien installées dans de jolies et confortables maisons des riches villages de l'endroit... "*Quelle différence d'avec la campagne de Cambrai"*. Nommé au service des soldats conscrits à Seaford, Sussex, Angleterre, il trouve les nouveaux soldats meilleurs catholiques et espère que la guerre finira avant de les pervertir comme les volontaires du début. Il observe également que l'influenza (grippe espagnole) diminue d'intensité et fait peu de ravage dans les camps militaires. Le 11 novembre 1918, soir de l'armistice, le Capt. Gaudet écoute sans enthousiasme "*les Écossais qui font plaindre leurs bag pipes. D'autres chantent, dansent, d'autres jurent et tempêtent pour célébrer l'armistice."*

Il souhaite retourner au Canada le plus vite possible, d'autant plus que l'automne en Angleterre est fort vilain. Il pleut à tous les jours et presque tout le temps. Il vente, c'est bref, un temps de chien. Il se trouve bien dans le nouveau camp, mais estime qu'on sert du mouton plus que de raison.

Il trouve amusant de lire dans les journaux anglais que la marine et l'armée anglaises sont les seuls auteurs de la victoire des alliés. L'imposition forcée du commandement unique des troupes sous le général Foch et les gaffes commises (boucheries) sont soigneusement omises. A Londres, les masses ouvrières organisent des grèves et font flotter le drapeau rouge bolcheviste sur Albert Hall. Les Tories sont aux abois. Le 23 décembre 1918, il parle de ses rêveries mélancoliques, de son ennui. Il manque "*les clairs de lune réflétés par l'hermine de la neige canadienne, le son des grelots des traîneaux, les églises noyées de lumière..."* Devra-t-il suivre l'exemple des Anglais et noyer ses petites misères dans le "*liquide bachique?*" Au lieu de succomber à cette tentation, l'aumônier profitera de son congé pour visiter l'Irlande et l'Écosse.

Noël en Angleterre n'a pas été si mal; bon repas à la dinde arrosée de vin espagnol. La gaieté régnait partout. Invité dans une famille anglaise, l'Acadien fut indigné qu'on lui demande si le Canada était peuplé d'Indigènes et si les Blancs étaient obligés de se défendre contre le scalpe et la torture.

A Dublin, les messes sont très édifiantes. Les enfants, quoique déguenillés, parlent haut en faveur des bonnes moeurs et de la vitalité catholique. Près de la colonne Nelson, l'aumônier écouta les orateurs

du Sein Fein, mais il ne les trouva pas terribles. Cependant, les Anglais craignaient des soulèvements populaires et l'armée anglaise était partout présente.

A Seaford, il trouve beaucoup de satisfaction dans son ministère pastoral. Il s'intéresse particulièrement à la vie anglaise. Dans ses observations il considère que la distinction de classes en Angleterre est une plaie sociale qui provoquera des soulèvements de la classe ouvrière. Cependant, ces ouvriers sont rendus à ne faire que 6 heures de travail par jour! En Irlande, les Sein Fein ont proclamé la république et la presse les ridiculise. Les Canadiens qu'on traite de coloniaux retourneront chez eux avec un nationalisme plus ardent et un grand mépris des Anglais en général et en particulier.

Pendant les négociations de paix, la presse anglaise continue encore à diminuer *"le mérite de tout ce qui n'a pas le poil du lion britannique"*. C'est insultant et injuste pour l'honneur des nations alliées.

L'aumônier ne trouve pas brillante la situation de l'église anglicane et les chicanes entre conformistes et non conformistes. Les pasteurs vont même jusqu'à douter de la divinité du Christ; c'est lamentable. *"Il fait bon d'être catholique, voyant la déconfiture de ces malheureux aveugles"*. Pour lui, connaître la vérité et être sûr de la posséder, est une riche récompense.

Dans une conférence, un pasteur protestant de Montréal au YMCA a dit textuellement: *"We must admit that the returned soldier does not come to church when back in Montreal. Religious emotions of a strong and peculiar kind have been awakened during the fighting years in France and we have not found the right ideas to satisfy his religious cravings. Padres... show us what the returned soldier wants"*. L'aumônier ne commente pas.

Quand on explique aux officiers le *"citizenship program"* pour la réintégration des vétérans, ils ne sont pas très impressionnés et vont même jusqu'à qualifier le programme de B.S. (Bull Shit, périphrase militaire).

Revenu au Canada, peu après février 1919, c'est la fin du journal et de la correspondance des années de guerre. Jean Gaudet continua son ministère à Sainte-Anne, Sainte-Marie, Shédiac et Dieppe. Durant la deuxième guerre mondiale, il était de nouveau aumônier au camp d'Edmundston. Retiré en 1956, il est mort à Dieppe le 25 mai 1971, âgé de 87 ans et après 64 années de sacerdoce.

La lecture d'un journal intime est une sorte d'indiscrétion qui nous plonge dans les réflexions et les expressions d'émotions les plus profondes d'un individu. Cependant, il est probable que l'auteur qui laisse derrière lui un tel ouvrage, espère qu'on le lira. Celui de Mgr Gaudet donne un excellent témoignage de sa foi ardente et fait découvrir la psychologie et les valeurs d'un jeune Acadien au début du siècle.

Ce journal exprime bien l'enthousiasme d'un Acadien désireux de voir, connaître le pays de ses ancêtres. Mais la France qu'il découvre, n'est pas celle qu'il pensait; c'est une société anti-cléricale, aux

mœurs libres et dirigée par des chefs francs-maçons, persécuteurs de l'église catholique.

Aumônier militaire, il observe le fléchissement des mœurs et de la pratique religieuse des jeunes soldats qui s'habituent à vivre avec leur peur de la mort. Il blâme les officiers a-religieux qui encouragent les soldats à oublier leurs misères en visitant les tavernes et les hétaires. *“Le vice et l'immoralité semblent s'afficher avec plus d'effronterie et d'audace qu'avant la guerre; c'est peut-être raffinement de l'esprit du mal voulant voiler le bien”*. Bafoué et découragé à l'occasion, il continue sa lutte contre les forces du mal en s'appuyant sur le système “D” (démerde toi) avec beaucoup de foi et d'espérance. Quand il entend les discussions théologiques des ministres protestants, il est fier d'avoir un dogme catholique aussi clairement défini.

Le sens patriotique de l'aumônier s'exprime par son mépris pour Londres, *“ville sale au sens propre et figuré”*, à cause du refus anglais d'accorder le Home Rule à l'Irlande. Il déteste l'arrogance anglaise qui s'attribue tous les honneurs de la guerre. Acadien, il ne comprendra pas le choix de ses collègues qui optèrent pour des brigades canadiennes anglaises au lieu de s'associer aux régiments canadiens-français. De toute évidence, le soldat colonial reviendra au pays avec le ferme désir de voir la réalisation de l'autonomie canadienne.

Par besoin de refaire ses forces spirituelles, l'aumônier fit plusieurs pèlerinages dans les sanctuaires français; Lourdes, La Salette, Lisieux, Sacré-Coeur de Montmartre. D'une certaine façon, il a bien profité de son service militaire pour visiter beaucoup, mais il l'a fait de manière intelligente en s'instruisant sur l'histoire, en établissant beaucoup de relations avec des Français, des Russes, des Irlandais, des Américains et même des Anglais.

L'aumônier, après sa douce farniente au Jura, connaîtra les sentiments de peur, de solidarité, de fidélité face à l'adversité. Il sera surpris de constater qu'au front les instincts défient souvent les commandements de la volonté. Transformé par son expérience de guerre, il est demeuré non seulement un officier du 165<sup>e</sup> régiment acadien, mais un véritable soldat du Christ au service de Dieu et de la Patrie.

**Raoul Dionne**  
**Département d'histoire-géographie**

#### **Sources:**

1. Journal de l'aumônier Jean V. Gaudet du 24 mars 1917 au 28 octobre 1918 (environ cent pages)
2. Journal de bord du Métagama (3 pages)
3. Lettres au Père Donat LeBlanc, curé de Shédiac (environ quarante lettres)
4. Album de photos

# Joseph Broussard, dit Beausoleil

Parmi les Acadiens qui habitèrent la région de la Miramichi pendant le Grand Dérangement, Joseph Broussard, dit Beausoleil, fut sans contredit, celui qui marqua le plus son temps. Durant une période de près de vingt ans, où Français et Anglais se firent la guerre en Acadie au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, cet homme s'illustra en tant que résistant, maquisard ou guérillero. En fait, il était perçu par ses ennemis, les Anglais, comme un des chefs de file de la résistance acadienne.

Il vit le jour en 1702, sur la rivière Port-Royal dans l'ancienne Acadie, issu du mariage de François Broussard et de Catherine Richard. Peu nous est connu des premières années de sa vie, si ce n'est qu'en 1724 il fut accusé d'avoir maltraité un Acadien, puis en 1726, d'être le père d'un enfant illégitime.<sup>2</sup> Marié l'année précédente en 1725, à Agnès Thibodeau, fille de Michel et d'Agnès Dugas, il fut pour un certain temps incarcéré pour avoir refusé de pourvoir à la subsistance de l'enfant dont il niait être le père.<sup>3</sup> Sans doute désillusionné par tant de tracas, il laissa son village natal quelque temps après, pour aller s'établir dans la région de Chipoudie.<sup>4</sup> Il semble cependant qu'il n'y fit pas sa résidence permanente car, accompagné de son frère Alexandre, marié lui aussi à une fille de Michel Thibodeau, il alla s'établir vers 1740 en amont de la rivière Petcoudiac, à proximité du présent village de Salisbury, sis à quelques kilomètres à l'ouest de Moncton.<sup>5</sup> Dès 1745, leur présence est signalée dans cette région par un observateur contemporain.<sup>6</sup> C'est également vers ce temps que le

---

01. Cette biographie du fameux Joseph Broussard dit Beausoleil fut préparée à l'été 1983 pour le compte du Cercle français de la Miramichi, en vue de leur proposer un nom pour leur centre communautaire. C'est le nom de Carrefour Beausoleil, qui fut retenu suite à la lecture de cet article. Que cette notice serve de mise en garde au lecteur soucieux d'en connaître davantage sur Beausoleil-Broussard. De fait l'auteur disposait d'une limite de temps assez restreinte, mais il a eu le souci de dégager tout ce qui avait trait à ce personnage dans les documents de l'époque. Les sources qui ont servi à cette étude sont pour la plupart des documents d'archives publiés. Faute de temps, l'auteur n'a pu malheureusement consulter les originaux. Enfin nous désirons remercier les responsables du Cercle français de la Miramichi pour nous avoir autorisé de publier cet article.

02. C.-J. d'Entremont, "Joseph Brossard (Broussard) dit Beausoleil", in *Dictionnaire Biographique du Canada*, vol. III, 1974, p. 93.

03. *Ibid.*

04. P. Gaudet, Joseph Broussard dit Beausoleil – Biographie et notes historiques, CEA, non-cataloguées.

05. Ce village s'appelait alors le Village des Beausoleil, d'après le sobriquet que lui-même et son frère Alexandre portaient.

06. Il s'agit du capitaine William Pote qui en 1745, fut fait prisonnier par les Indiens et amené du Port-Royal à Québec. Comme ils se servirent du portage entre la rivière Petcoudiac et la rivière Saint-Jean pour s'y rendre, ils s'arrêtèrent au Village des Beausoleil et Pote signala sa rencontre avec un dénommé "bon Soliel". Nous ne pouvons dire néanmoins s'il s'agissait de Joseph ou d'Alexandre, puisque les deux portaient le sobriquet de Beausoleil. Voir W.F. Ganong, "Historical-Geographical Documents Relating to New Brunswick - no. 9, The Report and Map of Major George Scott's Expedition to Remove the French From the Peticoudiac in 1758", in *NBHS*, no 13, 1930, p. 111.

légendaire Beausoleil commença à laisser sa marque en tant qu'ennemi des Anglais.

Effectivement, la guerre de la Succession d'Autriche qui opposait les Français aux Anglais tant en Europe qu'en Amérique, battait alors son plein. Au début de l'année 1747, un détachement de troupes canadiennes, accompagné de quelques Acadiens dont Joseph Broussard, se rendit dans la région des Mines et plus précisément à Grand-Pré sous le commandement de Coulon de Villiers. Pendant une tempête de neige et en pleine nuit, ils tombèrent sur une troupe de soldats anglais commandée par Arthur Noble et leur infligèrent de lourdes pertes. L'automne suivant, le gouverneur du Massachusetts déclara Joseph Broussard et onze autres Acadiens, hors la loi pour avoir ravitaillé les troupes françaises.<sup>7</sup> Au cours de l'année suivante, en 1748, la guerre prit fin, mais les hostilités entre les Anglais et les Français continuèrent de plus belle en Acadie.

C'est à partir de 1749 surtout, avec la fondation d'Halifax, que la division entre les deux puissances se fit de plus en plus grande. Le tout devait inévitablement aboutir à un conflit ouvert qui résulta avec la prise du fort Beauséjour en 1755 et le début de la dispersion des Acadiens. Pendant ces années tumultueuses, Joseph Broussard fut appelé à jouer un grand rôle en tant que combattant acadien et allié des Indiens.

Il jouissait en effet d'une certaine réputation auprès de ceux-ci, puisqu'il vivait comme eux et parlait leur langue.<sup>8</sup> Le Père LeLoutre avait une grande estime pour lui et son frère Alexandre. En plus de faire la traite des fourrures à son compte, ils étaient enjoint de lui faire un rapport sur le mouvement des Anglais.<sup>9</sup> Ainsi quand ces derniers vinrent assiéger le fort Beauséjour en mai 1755, les frères Beausoleil se rendirent sur les lieux pour lutter contre eux. Un des officiers français loua alors les mérites de Joseph Broussard en disant qu'il était un des plus braves et des plus entreprenants parmi les Acadiens.<sup>10</sup> Suivant les exhortations du Père LeLoutre, il réussit avec un groupe d'Acadiens et d'Indiens, à capturer un officier anglais.<sup>11</sup> Il se battit jusqu'à la dernière heure, car la journée même de la reddition du fort Beauséjour aux Anglais, soit le 6 juin, il dirigea une attaque contre ces derniers.<sup>12</sup> Toutefois, il dut se rendre à l'évidence et accepter la défaite. Ainsi, deux jours après, le 18 juin, il se présenta devant le commandant des forces britanniques, le lieutenant-colonel Robert Monckton, afin de servir de médiateur entre lui et les Indiens pour négocier la paix, à la condition qu'on lui accordât l'amnistie.<sup>13</sup>

---

07. P. Gaudet, *op. cit.* Voir également B. Murdoch, *History of Nova Scotia*, vol. II, James Barnes, Halifax, 1866, p. 117 et J.C. Webster, *The Life of Thomas Pichon...*, The Public Archives of Nova Scotia, Sackville, 1937, p. 53.

08. J.C. Webster, *ibid.*, p. 77.

09. *Ibid.*, p. 77.

10. *De Fiedmont's Journal of the Siege of Beauséjour*, J.C. Webster, edit., Saint-Jean, 1936, p. 26.

11. *Ibid.*, p. 26.

12. J.C. Webster, *The Forts of Chignecto - "Lieut.-Colonel Monckton's Journal of 1755"*, chez l'auteur, Shédiac, 1930, p. 113.

13. *Ibid.*, pp. 113-114 et J.C. Webster, *The Life of Thomas Pichon...*, *op. cit.*, p. 105.

Ce pardon lui fut accordé par Monckton, mais avec une certaine réserve, à savoir qu'il devait d'abord obtenir l'assentiment du lieutenant-gouverneur Charles Lawrence. Tout nous porte à croire que ce pardon ne lui fut pas accordé, car quelques semaines plus tard, Joseph Broussard ainsi que ses compatriotes acadiens, tomba dans le piège tendu par le commandant Monckton.<sup>14</sup> Peu de temps après, il fut déporté en Caroline du Sud.<sup>15</sup>

Pourtant cela ne l'empêcha pas de s'évader et de venir rejoindre sa femme et ses enfants dans sa bien-aimée Acadie. Ceci se produisit en février 1756.<sup>16</sup> Accompagné de quelques Acadiens, il parvint à la rivière Mississippi d'où il se rendit à Québec à l'été de la même année.<sup>17</sup> Il put alors retrouver les siens en haut de la rivière Petcoudiac.

Encouragé par les autorités françaises, il se mit de nouveau à la tête d'un groupe de résistants acadiens. Le gouverneur Vaudreuil, suivant les représentations des Acadiens, lui permit d'armer un petit corsaire sur la baie Française (Fundy).<sup>18</sup> S'ensuivirent alors des incursions contre les troupes anglaises du fort Beauséjour et de Port-Royal. Le Village des Beausoleil devint un des principaux camps des maquisards acadiens. Charles de Boishébert avait été nommé commandant des troupes françaises restées en Acadie et ses quartiers généraux se trouvaient à la rivière Miramichi où la majeure partie des Acadiens qui avaient échappé à la déportation s'étaient réfugiés. Les prisonniers capturés par Beausoleil et ses soi-disants guérilleros acadiens étaient acheminés vers Miramichi. Beausoleil lui-même s'y rendit au début de janvier 1758 y délivrer 5 prisonniers capturés un mois auparavant à Port-Royal.<sup>19</sup> Quelques mois plus tard, il y revint, mais cette fois pour un différent motif.

Le premier juillet 1758, un détachement de troupes anglaises infligea un assez dur revers aux résistants de la Petcoudiac.<sup>20</sup> Joseph Broussard fut blessé à un talon pendant cette bataille et la tradition nous rapporte qu'il y perdit un de ses fils, le Petit Jean Beausoleil, valeureux guerrier qui se noya en tentant de sauver son valet mortellement blessé dans sa tentative d'évasion.<sup>21</sup> Beausoleil se rendit alors à la Miramichi afin de se faire soigner par le chirurgien qui s'y

---

14. J.C. Webster, *The Life of Thomas Pichon...*, *Ibid.*, p. 113.

15. "Gamaliel Smethurst's Narrative of his Journey from Nepisiguit to Fort Cumberland in 1761", W.F. Ganong, edit., in *NBHS*, no 6, 1905, pp. 376-377. D'après la tradition, Beausoleil s'est évadé du Fort Lawrence avec d'autres Acadiens. Voir P. Gaudet, *op. cit.*

16. C.J. Milling, *Exile Without an End*, Bastick & Thornley, Inc., Columbia, South Carolina, 1943, p. 25. Defait il n'est pas fait mention de Joseph Broussard mais de son frère Alexandre et également de Victor Broussard, fils d'un des deux frères Beausoleil.

17. Gaudet, "Une page d'histoire acadienne", in *Moniteur Acadien*, 30 novembre 1882; P. Gaudet, "Généalogie de la famille Bastarache", *CEA*, 24.23-4; P. Gaudet, *Généalogie des familles acadiennes avec documents*, A.P.C. - Rapport 1905, vol. II, IIe partie, p. 242 — lettre de Vaudreuil au Ministre, Montréal, le 6 août 1756; *Acadia and Nova Scotia...*, T.B. Akins, edit., Polyanthos, Cottonport, 1972, p. 345; R. Casgrain, *Un Pèlerinage au pays d'Évangéline*, Imprimerie de C.J. Demers et frères, Québec, 1887, pp. 453-457.

18. L. de Courville, *Mémoires sur le Canada 1749-1760*, Québec, 1873, p. 83.

19. "Journal of John Witherspoon" in *NSHSC*, vol. II, 1881, p. 32.

20. W.F. Ganong, "Historical-Geographical Documents... The Report and Map of Major George Scott's...", in *NBHS*, no 13, 1930, pp. 99-100.

21. P. Gaudet, "Joseph Broussard dit Beausoleil...", *op. cit.*

trouvait.<sup>22</sup> À peu près au même moment, les Anglais se rendirent maîtres de la forteresse de Louisbourg. Ces derniers se sentaient maintenant plus en mesure de s'attaquer aux camps de réfugiés acadiens où se trouvaient les principaux dirigeants de la résistance acadienne. Ainsi, au milieu du mois de septembre 1758, ils s'attaquèrent aux établissements sis à l'embouchure de la rivière Miramichi, là même où se trouvait vraisemblablement Beausoleil. Ils brûlèrent maisons et église mais ne firent pratiquement aucun prisonnier, tous les habitants s'étant enfuis à l'intérieur des terres.<sup>23</sup> Deux mois plus tard, soit à la mi-novembre, ce fut au tour des villages de la Petcoudiac, y inclus celui des Beausoleil, à être pillés et détruits. On profita de cette occasion pour saisir le navire-corsaire de Beausoleil et une chaloupe qu'il avait auparavant capturée à quelque marchand de la Nouvelle-Angleterre.<sup>24</sup> Ceci mettait fin pour ainsi dire à la résistance des Acadiens de la Petcoudiac. En effet, à peu près un an après ces incursions, en novembre 1759, ces derniers ainsi que ceux des rivières Miramichi, Richibouctou et Bouctouche se rendirent au fort Beauséjour pour y faire leur reddition.<sup>25</sup>

Malgré la promesse qu'ils avaient faite de tous se rendre au fort Beauséjour au printemps 1760, plusieurs Acadiens préférèrent rester dans le maquis. Joseph Broussard et son fils Joseph étaient du nombre. Ils avaient choisi la région de la Miramichi et plus précisément l'embouchure de la rivière Burnt Church comme refuge, étant donné la grande distance qui les séparait des troupes anglaises cantonnées au fort Beauséjour.<sup>26</sup> Pendant l'été 1760 eut lieu, à Restigouche, le dernier engagement entre Anglais et Français en Amérique durant la guerre de Sept Ans. Les Anglais en sortirent victorieux, mais cela ne découragea pas Beausoleil et les siens. En effet, à peu près un mois plus tard, en août 1760, nous les retrouvons à la rivière Saint-Jean où ils cherchent toujours à intimider les Anglais.<sup>27</sup> Il semble toutefois que leur action fut vaine, car dès l'hiver 1761, le commandant du poste de Miramichi, Grandpré de Niverville, en tant qu'officier des troupes françaises rendit les armes, se conformant ainsi aux termes de la capitulation de Québec.<sup>28</sup> Beausoleil, qui demeurait toujours à la

---

22. *Ibid.* et "Monckton's Report of his Expedition against the French on the St. John in 1758", in *NBHS*, no 5, 1904, p. 173.

23. "The Official Account of the Destruction of Burnt Church", in *NBHS*, no 9, 1914, pp. 302-305.

24. W.F. Ganong, "Historical-Geographical Documents...", *op. cit.*, pp. 101-105.

25. *Acadia and Nova Scotia...*, *op. cit.*, pp. 311-312. Lettre du colonel J. Frye, le 10 décembre 1759. Joseph Broussard et Alexandre se présentèrent au Fort Cumberland à la mi-novembre accompagnés de deux autres Acadiens, en tant que députés des villages des rivières de Petcoudiac et de Memramouq, pour faire leur soumission. Ils étaient venus chercher des vivres, leurs récoltes ayant été sans doute ruinées par la "grosse tempête". (Voir J.B. Brebner, *The Neutral Yankees of Nova Scotia*, Carleton Library, Toronto, 1969, pp. 26-27.) Alexandre demeura au fort comme otage. Il y fut sans doute rejoint par les siens et avec eux, transféré à Halifax où il se trouvait en 1763. (Voir "liste des français Acadiens demeurants prisonniers à Halifax...", 12 août 1763 — *Rapport sur les Archives de France relatives à l'histoire du Canada*, J.-E. Roy, édit., Ottawa, 1911, p. 628.)

26. W.F. Ganong, "The History of Neguac and Burnt Church", in *Acadiensis*, vol. VIII, no 4, pp. 276 et 278. Voir également la carte moderne dessinée par W.F. Ganong.

27. R. Brun, "Les papiers Amherst", in *S.H.A.*, vol. III, no 7, 1970, p. 276 - Déclaration de Robichault, Québec, 17 janvier 1761.

28. *Ibid.*, p. 278 - Grandpré de Niverville à MacKenzie, Baie des Oubins, 5 février 1761 et pp. 283-284, MacKenzie à Forster, Fort Cumberland, 28 mars 1761.



Miramichi, devint alors le commandant des Acadiens qui désiraient toujours continuer la résistance.<sup>29</sup>

À l'été 1761, Pierre du Calvet, ancien garde-magasin du roi au poste de la Miramichi, dressa une liste de tous les Acadiens demeurant sur la côte depuis la Gaspésie jusqu'à la rivière Miramichi. Joseph Broussard et sa famille étaient toujours à la Miramichi et les Anglais soupçonnaient qu'il était un des grands responsables du refus des Acadiens à se soumettre.<sup>30</sup> Le colonel Forster, commandant des troupes en Nouvelle-Écosse, ordonna alors au commandant du fort Beauséjour, le capitaine Roderick MacKenzie, d'aller déloger ces derniers résistants acadiens.<sup>31</sup> Il se rendit d'abord à Nipisiguit (aujourd'hui Bathurst) vers la mi-octobre. Ayant fait plusieurs prisonniers, il reprit la route de retour vers le sud, s'arrêtant aux principaux postes acadiens pour appréhender ceux qui s'y trouvaient. Arrivé à la Miramichi, il ne réussit pas à arrêter Beausoleil qui, ayant eu vent de son plan, se sauva à l'intérieur des bois.<sup>32</sup> Dans son rapport à son commandant, le capitaine MacKenzie nota que les principaux chefs des résistants acadiens avaient été appréhendés, à l'exception de Beausoleil. Voici ce qu'il disait à son sujet: "*This fellow I believe may be Catch'd this Winter or Spring by a Scout upon Snow Shoes which I will be ready to try if you think him worthy So much notice*".<sup>33</sup> C'est sans doute ce qui se produisit car dès l'été 1762, nous trouvons Joseph Broussard et sa famille, prisonniers au fort Edward à Pigiguit (aujourd'hui Windsor, N.-É.).<sup>34</sup>

Au début de l'année 1763, la paix fut signée entre la France et l'Angleterre mettant ainsi fin à la guerre de Sept Ans. Des hauts fonctionnaires français, entre autres l'ambassadeur de France à Londres, entreprirent des démarches pour rapatrier en France les Acadiens déportés aux colonies de la Nouvelle-Angleterre ainsi que ceux restés en Acadie. Une lettre circulaire fut donc adressée à ces différents groupes. Beausoleil fut appréhendé à Pigiguit au début août 1763 en possession d'une copie de cette lettre.<sup>35</sup> Il comparut devant le Conseil du gouverneur à Halifax et par après fut incarcéré.<sup>36</sup> Ce n'est qu'une année plus tard que nous entendons de nouveau parler de lui.

Désireux de vivre en territoire français, plusieurs Acadiens

29. *Ibid.*, p. 304 - Forster à Amherst, Halifax, 28 août 1761.

30. *Ibid.*, p. 300 - "*Livre pour le dénombrement des familles acadiennes...*", juillet 1761.

31. *Ibid.*, p. 277, Amherst au Col. Forster, New York, 19 janvier 1761 et p. 304, Forster à Amherst, Halifax, 28 août 1761; *Acadia and Nova Scotia...*, *op. cit.*, p. 321, Belcher (lieut.-gouverneur) au Lord Egremont, Halifax, 19 janvier 1762.

32. R. Brun, *ibid.*, pp. 305-307, MacKenzie à Forster, Fort Cumberland, 3 novembre 1761 (Journal de la razzia de MacKenzie dans la région de Miramichi).

33. *Ibid.*, p. 307.

34. Listes des prisonniers acadiens au Fort Edward, dressées le 12 juillet, le 9 août et le 11 octobre 1762, CEA Papiers Isaac Deschamps, A4-1-1, (copies des Archives publiques de la Nouvelle-Écosse, vol. 32, pp. 102, 110 et 103-4). De fait, seule la famille de Joseph Broussard figure aux deux listes de juillet et août. Beausoleil était à Halifax à ce moment-là et sans doute fut-il embarqué et déporté à Boston à la mi-août pour revenir à Halifax à la fin septembre, ce qui expliquerait sa présence auprès des siens en octobre. (Voir J.B. Brebner, *The Neutral Yankees...*, *op. cit.*, p. 39 et *Acadia and Nova Scotia...*, *op. cit.*, pp. 322-326 et pp. 329-337.

35. Lettre circulaire écrite par De La Rochette, Liverpool, le 18 mars 1763, CEA, Papiers Isaac Deschamps, *ibid.*, p. 122 et Lettre de Le maigre Le père (Joseph LeBlanc) à Monsieur Broussard dit Beausoleil, Halifax, 30 juillet 1763, *ibid.*, p. 123.

36. P. Gaudet, Joseph Broussard... *op. cit.* et B. Murdoch, *History of Nova Scotia...*, *op. cit.*, p. 431.

refusèrent en 1764 de prêter serment à la couronne britannique. À la fin novembre, ils frêtèrent des navires à Halifax et mirent la voile pour les Antilles françaises. Le départ de Beausoleil est signalé dans le courant de la dernière semaine de novembre.<sup>37</sup> Son but, comme celui de la plupart de ses compatriotes, était de se rendre à Saint-Domingue d'où il pourrait par la suite passer au Mississippi, car le climat des Antilles s'était avéré mortel aux Acadiens de la Nouvelle-Angleterre qui s'y étaient précédemment rendus.<sup>38</sup> C'est pour cette raison que dès le printemps suivant, en 1765, Beausoleil et sa famille se trouvaient déjà en Louisiane.<sup>39</sup> Le 8 avril, le commandant de cette colonie le nomma capitaine de la milice et commandant des Acadiens de la région des Attakapas.<sup>40</sup> Néanmoins, seulement quelques mois plus tard, soit le 20 octobre, son corps était inhumé "au camp appelé *Beau Soleil*", près du site actuel de la ville de Broussard en Louisiane.<sup>41</sup>

Agé de 63 ans, cet homme, sans doute usé par une vie aussi mouvementée et désillusionnée à la suite de son départ d'une terre qui lui était si chère, rendait l'âme dans son nouveau pays d'adoption. Encore de nos jours, Joseph Broussard dit Beausoleil est perçu en Louisiane comme un héros national quoiqu'il n'y soit allé que pour mourir. Ici en Acadie, où il demeura, et lutta pendant les vingt dernières années de sa vie, pour la défense des droits des siens, son souvenir semble s'être dissipé et reste pour ainsi dire relégué dans quelque fonds d'archives.

#### Ronnie-Gilles LeBlanc

##### Un monument historique

Sous l'égide de la Société historique, un Comité s'affaire à ériger un monument aux Acadiens, les premiers blancs établis au Coude vers 1733, sur le territoire actuel de Moncton: des Babineau, des Thibodeau, des Breau, des Lalande, des Lapierre et des Brun.

Le dévoilement de ce monument est prévu pour le 14 juin prochain, au Parc du Mascaret de Moncton, là où était la chapelle et le cimetière acadiens de l'époque.

Le financement de ce monument va monter à quatre mille dollars (4,000\$). Le Comité fait appel à votre générosité et à votre patriotisme. Les chèques doivent être faits et adressés à la Société historique acadienne.

37. R. Bulkeley à I. Deschamps, Halifax?, 30 novembre 1764, CEA, Papiers Isaac Deschamps, *op. cit.*, p. 138 et P. Gaudet, *ibid.*

38. *Acadia and Nova Scotia...*, *op. cit.*, p. 349, Willmot au "Earl of Halifax", Halifax, 29 août 1764.

39. P. Gaudet, *op. cit.*

40. C.J. d'Entremont, "Joseph Broussard...", *op. cit.*, p. 93.

41. *ibid.*, p. 93.

# “La montée de quelques Acadiens en Canada”

## Présentation

Au cours de mes recherches généalogiques concernant mes ancêtres Léger et Haché-Gallant, il m'est arrivé de faire d'agréables découvertes. Celle qui suit me semble des plus intéressantes. Il s'agit d'un savoureux récit d'Édouard Léger, originaire de Memramcook, venu s'établir à Wotton, dans les Cantons de l'Est, en 1848, avec son père Israel, sa mère, Marguerite Cormier, ainsi que ses frères Placide, Marcel et Hippolyte. Édouard dicta vers 1888 ce récit “*La montée de quelques acadiens en Canada*”, à l'une de ses filles, Almaise, qui devint religieuse chez les Petites Soeurs de la Sainte-Famille de Sherbrooke.

En juin 1984, après de longues et patientes recherches, j'ai pu retracer le document parmi les manuscrits et autres documents que Mgr Maurice O'Bready<sup>1</sup> avait légués par testament à la Société Historique des Cantons de l'Est, à Sherbrooke.

Le récit comprend deux versions qui ne semblent pas avoir le même degré d'authenticité. Le plus bref des deux semble être le plus authentique, le plus près de ce que l'Acadien Édouard Léger a pu raconter à sa fille Almaise. Le document original ne semble pas avoir survécu aux années, à moins qu'il ne se trouve encore caché quelque part.

À noter qu'à l'époque où Édouard Léger a dicté ses “*souvenances*” à sa fille, il y avait une quarantaine d'années qu'il avait laissé Memramcook et l'Acadie, et qu'Almaise elle-même ne connaissait probablement pas la patrie de son père.

Édouard évoque-t-il l'exode massif de ses compatriotes de la région de Memramcook plusieurs décennies auparavant, après la perte du procès (1802) qu'ils intentèrent à Frederick William DesBarres - à qui les Acadiens durent continuer de payer une rente annuelle pendant de longues années par la suite? Quoi qu'il en soit, en lisant “*La montée de quelques Acadiens en Canada*”, une question se pose tout de suite: quel événement, quelle influence majeure a pu décider ces Acadiens à émigrer, à “*monter vers le Bas-Canada*” en 1848? Des familles nombreuses, la difficulté pour les Acadiens d'obtenir des terres pour les familles qui se multipliaient, de nouvelles terres ouvertes à la colonisation au Québec, une propagande intense en faveur de cette nouvelle colonisation? Tout cela explique probablement pourquoi la famille d'Israel Léger fut tentée par l'aventure. D'ailleurs, d'autres francophones du Nouveau-Brunswick, tels les Porelle de Cap-Pelé, suivirent les Léger à Wotton, mais n'y restèrent pas.

De nombreux Acadiens habitaient le Québec depuis le retour de l'exil. La région de Saint-Grégoire de Nicolet est une des régions où ils se sont établis. Parmi les fondateurs du village de Wotton, avec les Léger d'Acadie, on signale les noms d'Acadiens déjà

---

1. Historien et auteur de l'*Histoire de Wotton*.

installés au Québec: François Bourque et son fils Norbert, les frères Forest, de la Baie du Febvre, de même que Joseph Cyr et L. Thibaudeau.

Au Bas-Canada, en effet, pour contrecarrer l'exode vers les États-Unis, un grand mouvement de colonisation, à l'instigation du clergé, vit le jour. Des missionnaires colonisateurs furent nommés dans les diocèses de Québec et de Montréal. Parmi ceux-ci, l'un d'eux se détache tout particulièrement: l'abbé Bernard O'Reilly.<sup>2</sup> Ses interventions sont publiées dans les journaux d'alors: **Le Canadien**, **La Minerve**, **Les Mélanges Religieux**, entre autres. Le résultat ne se fit pas attendre. Le Gouvernement offrit gratuitement des terres aux familles qui acceptaient de devenir colons dans la région de Wotton, en Estrie. Les chroniqueurs d'alors emploient souvent l'expression “*Terres des Prêtres*” pour désigner ces colonies naissantes.

Des échos de cette campagne si attrayante en faveur de la colonisation se firent entendre probablement jusqu'à Memramcook. Par quel moyen? Par les journaux du “*Bas-Canada*”? Il n'y avait aucun journal français publié en Acadie à cette époque. À moins que ce ne soit par l'entremise du curé de Memramcook, l'abbé Ferdinand Gauvreau?

Israel Léger avait probablement plus de soixante ans lorsqu'il quitta Memramcook pour aller rejoindre ses fils à Wotton. En effet, marié depuis 1808, il arrive à Wotton au printemps de 1849. Donc, on peut légitimement conclure qu'il avait 60, 61 ou 62 ans. Il était sans doute cultivateur. Était-il propriétaire de sa ferme, ou celle-ci appartenait-elle encore à la famille DesBarres? Il serait intéressant de faire des recherches de ce côté-là. Quoi qu'il en soit, Israel Léger et son épouse Marguerite Cormier furent les parents d'au moins onze enfants, tous nés à Memramcook:

Marie, née en 1810, épousa Charles LeBlanc.

**PLACIDE**, né en 1812, épousa Françoise LeBlanc (soeur de Charles?) Il accompagna ses parents à Wotton.

Blanche, née en 1814 et inhumée en 1831.

Bénonie (ou Bélonie) née en 1815.

Henriette, née en 1818.

Sylvain, né en 1820.

**MARCEL**, né en 1822. Le 20 mai 1845, il épousait Rosalie Légère, fille de Pascal et d'Anne Landry. Lui aussi fera partie du voyage avec sa jeune épouse.

**HIPPOLYTE**, né en 1824. Il devint l'épouse de Sophie Poirier.

**Marie-Anatole**, née en 1826.

**ÉDOUARD**, né le 12 octobre 1830, celui qui nous a laissé le souvenir de son aventure vers le “*Bas-Canada*”.

À Wotton, Israel Léger et ses fils participèrent activement à l'organisation religieuse et sociale de la nouvelle colonie. Leurs noms apparaissent sur la plupart des documents: soit au conseil municipal, soit sur les lettres-suppliques adressées à l'Évêque.<sup>3</sup>

L'historien de Wotton, l'abbé O'Bready, cite abondamment des extraits du récit d'Édouard Léger, toujours avec éloge.

D'après un long reportage paru dans le journal LA PATRIE, de Montréal, en date du 27 août 1904, il semble que la maison d'Édouard Léger à Wotton prend figure d'auberge. Voici ce que le journaliste écrit à se sujet:

*“Pendant près d'un quart de siècle le brave citoyen Édouard Léger a tenu sa maison ouverte à tous les passants respectables et des milliers de personnes vivent encore pour attester comment on y était reçu avec politesse et avec tous les soins voulus pour assurer le confort. Les portes de ce généreux foyer durent se fermer en 1897, et le vieil Acadien disparut bientôt de la scène pour aller reposer à côté des autres fondateurs de Wotton, décédés avant lui”.*

---

2. Né en Irlande en 1818, Bernard O'Reilly arriva très jeune au Canada. Il étudia à Québec et à Nicolet, où il fut ordonné prêtre en 1842. En 1846, il était missionnaire colonisateur et curé à Sherbrooke.

3. Les notes de l'historien Maurice O'Bready nous disent que le 27 novembre 1855, Placide Léger est nommé maire suppléant, et que le 2 mars 1857, il a présidé la séance du conseil municipale. En janvier 1860, Édouard Léger est au nombre des conseillers municipaux.

Israël Léger est décédé à Wotton en 1853. Son épouse, ses trois fils, Hippolyte, Placide et Marcel ainsi que tous les autres Acadiens s'en retournèrent en Acadie. Édouard fut le seul à demeurer à Wotton et à y faire souche. Il est décédé le 7 mars 1902. Il fut le père d'au moins sept enfants, tous nés à Wotton:

Denis-Sylvain, né en juillet et baptisé le 3 août 1851. Le 7 janvier 1874, il épousait Marie-Jeanne Lacroix, à Wotton.

Ovide, né en 1852. Le 21 novembre 1876, il épousait Anastasie Corbeil, à Wotton. Aurélie, née en 1853 et inhumée en 1872.

Marie-Almaise, née en 1858, la confidente et "secrétaire" de son père.

Pierre-Albert, né en 1860 et inhumé en 1861.

Marie-Edwidge, née en 1867. Son parrain: Ovide Légère.

Marie-Mélina-Athénaïde, née en 1872. Sa marraine: Hermaise Légère.

Des enfants de Placide Léger et de Françoise LeBlanc, cinq sont inscrits dans les registres de Memramcook, et au moins trois dans les registres de Wotton:

Nés à Memramcook:

Clothilde, née en 1833. Elle fut baptisée le 3 octobre, par l'abbé Antoine Gagnon.

Marguerite, baptisée à Memramcook le 28 avril 1836. On la retrouve à Wotton, où elle épouse Félix Chandonnais, le 29 octobre 1861.

Émilie, baptisée le 3 décembre 1840. Elle aussi est à Wotton pour son mariage avec Félix Joffrion, le 15 octobre 1861.

Augustin, baptisé le 3 août 1846, par l'abbé F. Gauvreau. Son parrain: Édouard Légère.

Henriette, baptisée le 13 août 1849. Son parrain: Hyppolite Légère. On note l'absence de son père. Déjà rendu à Wotton?

Nés à Wotton:

Deux enfants anonymes, nés à Wotton et inhumés le 23 juin 1851.

François-Xavier-Noël, baptisé le 3 mai 1855 à Wotton. Marraine: Émilie Légère.

#### SOURCES ET RÉFÉRENCES

##### DOCUMENTS D'ARCHIVES

Le récit d'Édouard Léger.

Registres de Memramcook.

Registres de Kingsey.

Registres de Wotton.

Notice nécrologique de soeur Saint-Casimir (Almaise Léger).

Notice nécrologique de soeur Sainte-Marguerite-du-Sacré-Coeur (Zélica Léger).

##### IMPRIMÉS

AUX SOURCES DE NOTRE HISTOIRE RELIGIEUSE DES CANTONS DE L'EST, Apostolat de la Presse, Sherbrooke, 1952, Albert Gravel, ptre.

DEUX EFFORTS DE COLONISATION FRANÇAISE DANS LES CANTONS DE L'EST, (1848-1851), Université de Sherbrooke, 1980, Gilles Parent.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CLERGÉ CANADIEN-FRANÇAIS, par l'abbé J.-B.-A. Allaire.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE DES PAROISSES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, Arthabaska, 1925, H. Magnan.

JOLIETTE ILLUSTRÉE (1843-1893), Albert Gervais.

HISTOIRE DE WOTTON, Sherbrooke, 1949, Maurice O'Bready, ptre.

LA RECONSTRUCTION FRANÇAISE AU NOUVEAU-BRUNSWICK - BOUCTOUCHE, PAROISSE-TYPE, par Marguerite Michaud. Les Presses Universitaires, Fredericton, N.-B.

##### JOURNAUX

LA PATRIE, Montréal, édition du 27 août 1904.

##### ENTREVUES

Docteur François Léger.

M. Adjudor O'Bready de Wotton.

M. Léonidas Brault de Wotton.

---

#### 4. Généalogie d'Édouard Léger

Édouard Léger (m. 1850, St-Félix de Kingsey, Qué. à Aurélie Charland, fille de Joseph et Marguerite Boisvert), fils d'Israël Léger (m. 1808, Memramcook à Marguerite Cormier, fille de François et Anne-Marie Pinet), fils de Charles Léger (m. 1790, Mck à Marie Gautreau, f. de Paul et Anne Belliveau), fils de Jacques 111 (m. 1761, Mck à Marie-Madeleine Haché-Gallant, f. de Michel et Marie Gravois), fils de Jacques Léger 11 (m. 1717, Port-Royal, à Anne Amirault, f. de François et Marie Pitre), fils de Jacques Léger 1 (m. 1694 à Pr. à Madeleine Trahan, f. de Guillaume et de Madeleine Brun).

## Le récit d'Édouard Léger

N.D.L.R. Nous ne pouvons pas publier les deux versions. Nous utilisons la première pour une partie du texte et la seconde pour le reste, parce que celle-ci contient plus de renseignements. Nous nous permettons d'élaguer du texte les passages qui intéresseraient les gens de Wotton mais non pas nos lecteurs, comme la nomination de curés et autres événements de Wotton où les Léger n'ont aucune part. Afin d'en rendre la lecture plus facile, nous remanions un peu la ponctuation et y mettons des alinéas. À part cela, nous respectons fidelement le texte, que voici:

### En 1848

Une nouvelle épreuve se fit sentir dans le Nouveau-Brunswick: les Anglais firent entendre aux Acadiens qu'ils allaient les chasser de leur pays; quelques-uns restèrent sourds à leurs menaces, et d'autres, plutôt d'être maltraités comme ils l'avaient été (1759), désirèrent de monter en Canada.

Trois fils d'Israël Léger, Placide, Marcel et Édouard, les deux plus âgés étaient mariés, et le plus jeune (Édouard), non marié (il n'avait que 18 ans), décidèrent de partir avec cinq autres de leurs amis, dans l'intention de venir s'établir à Chiboite, à St-Liboire<sup>1</sup>, dans ces environs-là.

Mais avant de partir, ils se préparèrent de leur mieux pour faire un si long voyage. Ils assistèrent à l'office divin, reçurent les sacrements, mangèrent le pain des forts, pour faire généreusement le sacrifice de leur beau pays. Oui, adieu belle prairie, adieu! Oh! beau toit qui nous vit naître, adieu pères, adieu mères, adieu frères, adieu soeurs, adieu tous parents et amis! Nous allons vous quitter dans l'espérance de vous revoir bientôt.

Ils partirent de Memramcook le 13 octobre 1848. Les mères, les épouses, tous sortirent pour les voir une dernière fois et leur dirent un dernier adieu. Des larmes coulèrent, des soupirs se firent entendre, mais ces âmes généreuses mettent le pied dans la voiture, et partent pour se rendre à Bouctouche<sup>2</sup> où ils devaient embarquer sur l'eau. Ils restèrent là trois jours: le bateau n'était pas prêt à partir; ils embarquèrent dans une goélette, qui montait à Québec.

Nous voilà maintenant partis; un vent doux vient mettre la voile en marche. Arrivés à la pointe Ste-Geneviève,<sup>3</sup> le gouverneur (capitaine) nous dit: “*Ici, il y en a plusieurs qui débarquent pour traverser par terre,*

---

1. Il s'agit probablement de la région de Saint-Grégoire de Nicolet.

2. Bouctouche, en 1848, avait une certaine importance comme port de mer le long du littoral de la “mer rouge” (Déroit de Northumberland). On y exportait des produits forestiers (il y avait à cette époque plus de six cents moulins à bois dans la province, dont un grand nombre dans le comté de Kent). En plus, on y faisait l'importation des produits manufacturés, en provenance du Québec surtout.

3. Il semble bien qu'il s'agit plutôt du village de Pointe-au-Genièvre, aujourd'hui New Port, au sud de la Gaspésie, pas loin de la vieille mission de Pabos et de Chandler. En effet, après avoir consulté Histoire de la Gaspésie, par J. Bélanger, M. Desjardins et J.Y. Frenette, Boréal Express (1980), tout me porte à croire qu'il s'agit bien de ce port de mer important autrefois. Quant à cette marche à travers bois, serait-ce de Pointe-au-Genièvre à Pabos, ou à Chandler?

*il y a bien plus court, et en même temps, ça les délasse; c'est comme ça vous plaira".* Il y avait 18 milles à faire le trajet par terre, et en vaisseau, ça prenait une journée. On a pris nos jambes, et nous voilà partis en travers du bois; nous sommes rendus l'autre bord très fatigués; nous avons resté là trois jours, ensuite nous nous embarquâmes.

Et voilà qu'une tempête s'éleva; des brouillards épais se recontrèrent et empêchèrent le gouverneur de pouvoir gouverner sa barque; il met le vaisseau à la cape et nous fîmes pendant une journée et une nuit, que tourner et revenir au même lieu, et en entrant dans le fleuve (Saint-Laurent), nous vîmes deux bâtiments périr devant nous; nous avons jeté un regard vers le ciel pour demander grâce et protection; nous avons prié la Ste-Vierge, l'Étoile de la mer, de ne pas nous abandonner. Nous étions tous malades; on ne pouvait plus rien garder, le mal de mer nous avait tellement affaiblis qu'on ne pouvait plus se supporter; ça faisait cinq semaines que nous étions sur la mer; quand nous sommes arrivés à Québec, nous étions presque morts. En débarquant à Québec, nous avons rendu grâce à Dieu de nous avoir conservés au milieu de tant de périls.

Maintenant, nous allons suivre les traces qui vont nous conduire à Wotton, lieu qui nous était inconnu. - D'abord à Québec, après nous être remis un peu de notre fatigue, nous avons rembarqué dans un bâtiment et nous nous sommes rendus à Montréal,<sup>4</sup> et là nous avons été à l'évêché, et nous y avons rencontré le Rév. M. O'Reily, le prêtre de Sherbrooke dans le temps. Il s'est mis à nous conseiller d'aller nous établir dans le comté de Wolfe; qu'il venait d'obtenir ce terrain-là gratuitement du gouvernement; qu'on avait nos terres pour rien; que c'était un grand avantage pour de nouveaux colons; qu'on ne s'ennuierait pas plus là qu'ailleurs maintenant qu'on avait quitté notre pays.

De là nous nous sommes rendus à L'industrie<sup>5</sup> (Joliette) et nous avons été voir le Rvd Turcotte<sup>6</sup>. On était en connaissance avec lui parce qu'il avait été prêtre à Grandigue, dans le Nouveau-Brunswick. Nous étions fiers de nous rencontrer avec lui, parce que depuis que nous étions partis, nous n'avions vu que des figures étrangères.

Et de là, Placide Léger s'est rendu avec deux autres de ses compagnons pour aller chez l'agent des terres au Lac Aylmer.<sup>7</sup> En passant à Wotton, il a choisi une vingtaine de terres, non pas seulement pour eux autres, mais pour d'autres familles qui devaient venir les rejoindre à l'été suivant. Le chemin n'était pas fait; il y avait seulement que les arbres d'arrachés. Ils ont monté là à pieds; il y avait

4. Dans un récit abrégé, Almaise affirme que c'est à Trois-Rivières plutôt.

5. La mission Saint-Charles Borromée de l'Industrie, fondée en 1841, par l'honorable Barthélemy Joliette (1789-1850). En 1863, quand le village fut incorporé, il prit le nom de son fondateur, Joliette.

6. Il s'agit de l'abbé François Magloire Turcotte, né à la baie Saint-Paul en 1799. Ordonné prêtre à Saint-Hyacinthe en 1820, il fut à deux reprises missionnaire en Acadie: à la cure de Grand-Digue, de 1845 à 1848, puis à l'île du Prince-Édouard, de 1860 à 1861.

7. Plusieurs villages sont situés aujourd'hui près du Lac Aylmer, en Estrie. Il semble que c'est à l'ancienne mission Saint-Olivier de Garthby que Placide Léger est allé rencontrer l'agent des terres. Le village est bâti sur les bords enchanteurs du lac Aylmer, qui sépare les cantons de Garthby et de Stratford. Quelques années plus tard, soit en 1854, l'agent des terres, un monsieur Lebel, demeurait à Wotton.

35 lieues à faire.

Et Édouard Léger, lui, est parti, avec un autre de leurs compagnons pour aller à St-Grégoire, et rendu à Sorel, son compagnon était assez découragé qu'il ne voulait plus rester; il s'ennuyait à la mort. Le jeune Édouard Léger, qui comptait sur lui pour le conduire à St-Grégoire, se lamenta beaucoup, mais rien ne put le retenir plus longtemps: il s'embarqua pour aller rejoindre sa famille. Le voilà seul (Édouard), ce pauvre jeune homme, qui ne désespérant pas, se jeta dans les bras de la divine Providence; il partit, n'oubliant pas non plus la Ste-Vierge, c'était toujours son appui.

Rendu à St-Grégoire, ses deux frères avec leurs compagnons viennent le rejoindre là. Nous étions réfugiés chez un M. Joseph Prince, qui faisait tout son possible pour nous encourager. Un soir, ne se contentant pas de ses propres consolations, il fit venir un homme capable de nous donner de bons renseignements sur la manière de cultiver dans les terres neuves; il nous fit un beau discours, et il nous disait, à plusieurs reprises, de ne pas avoir peur des roches, que c'était là que poussait le beau blé. Un de nos compagnons se leva et dit: "*Monsieur, si le beau blé pousse dans les roches, je vous assure qu'il va y en avoir, parce que j'ai vu là des roches, on ne peut pas s'en faire une idée*". Mais malgré tous ces encouragements, ils n'ont pas pu se décider de rester plus longtemps, les quatre autres de nos compagnons s'en retournèrent dans leur pays.

Maintenant, nous voilà trois frères seuls, pour se rendre à Wotton; on attendait toujours les beaux chemins pour monter. À Noël, nous avons été à la messe de minuit à St-Grégoire, et pendant la semaine, il est tombé une bordée de neige. Nous étions fiers de la voir arriver; les chemins sont devenus assez beaux pour monter. Nous avons loué un charretier, c'est M. Louis Boisclair qui est venu nous emmener; nous sommes arrivés chez David Harvey, à Danville, la veille du jour de l'an; et il avait monté, cette journée-là aussi, quatre autres familles qui venaient d'Arthabaska, et qui étaient David Barrie (Baril?), Alexis Chandonnet<sup>8</sup>, Prosper Beauchesne et Baptiste Latulipe.

Maintenant, voilà une année qui va commencer; que va-t-elle nous apporter l'année 1849? Sera-t-elle pour nous une année douce, ou laborieuse? Mon Dieu, tout est entre vos mains... Pleins de courage, le lendemain du jour de l'an, nous avons affronté cette forêt où il y avait plusieurs bêtes sauvages, tels que des chevreuils, des ours, etc... Nous nous sommes rendus sur nos terres, la hache à la main; nous ne connaissions pas beaucoup ce que c'était que bûcher; nous avons commencé, les sueurs nous aveuglaient; "*tape toujours, petit Pierre*". Le soir, il fallait aller coucher chez David Harvey; il y avait 4 milles; c'était notre plus proche voisin.

Nous avons commencé à nous bâtir un petit campe de 12 x 15 pds, nous sommes entrés dedans le 19 janvier; je vous assure que ce n'était

---

8. Son fils, Félix, deviendra l'époux de Marguerite Léger, fille de Placide et de Françoise LeBlanc.



pas un château; le bois n'était pas beaucoup poli; mais nous étions encore chanceux d'avoir un chez-nous. Tandis que Placide et Édouard bâtissaient, Marcel a été à St-Grégoire pour acheter un poêle et différents besoins; il avait apporté aussi un grand chaudron à sucre. Nous avons fait à peu près 800 lbs de sucre (d'érable) ce printemps-là; ça commençait à nous donner une espérance de pouvoir vivre, et nous avions clairé 6 arpents de terre pour ensemercer. Et le 11 mai, ça passé au feu, ce qui nous a beaucoup aidé pour faire nos semences pas trop tard. Nous avons semé du sarrazin, du blé d'Inde, des patates; c'était devenu bien beau, mais dans l'automne, le sarrazin a tout gelé; ça nous faisait pas grand fleur (farine) pour passer notre année. Nous avons fait nos semences à la pioche, et pour herser, nous avons un petit râteau de fer: c'étaient les seuls instruments que nous avons pu nous procurer cette année-là pour cultiver.

(Ce qui suit de la première version du texte prend un style sténographique, mais contient tous les détails de la deuxième version)

Pas vu de prêtre encore depuis notre arrivée. Le temps des Pâques achevait. Les familles arrivées étaient toutes catholiques. Quelques terres étaient prises avant notre arrivée, mais il n'y résidait personne, pas du moins avant le printemps, tel que M. Patrice Bready et quelques autres.

Un samedi du mois d'avril, moi, Édouard Léger, suis parti avec Louis Duplin pour aller voir mon frère Marcel à Danville, qui travaillait chez M. Boutelle; il était ouvrier et n'aimait pas travailler la terre. Avons couché là. Retour le dimanche vers Wotton, avec Marcel qui venait se promener chez-nous. En route, rejoignons un nommé Béland. Où allez-vous? - A la messe. - Où? - En arrière, il ya une mission. - On y va avec vous. -- La messe se disait chez M. Eugène Cloutier, dans le bord de Shipton. Après messe, abordons le prêtre qui, en apprenant la situation des Wottonnais sans Pâques, nous demande de revenir le chercher le lendemain, à cheval, parce que pas de chemin. Retournons à Wotton, **plaquant** les arbres pour reconnaître notre route demain, et avertissant les gens de la visite d'un prêtre pour le lendemain. - Le lendemain, Marcel Léger et F. Poisson vont au-devant de ce prêtre, M. l'abbé Bédard,<sup>9</sup> de Kingsey. Pendant ce temps, construction d'une croix pour la faire bénir. C'est David Baril, Alexis Chandonnet, Placide Léger et Édouard Léger qui l'ont faite, et Édouard Léger qui l'a peinturée. On choisit et prépare une place pour dire la messe: la maison de David Baril, la plus convenable; et une place aussi pour héberger le prêtre: chez les Léger qui, n'ayant pas de famille, pourraient offrir une hospitalité tranquille. On demande deux femmes, une pour laver, et l'autre pour faire à manger, car il y n'y avait que des hommes chez les Léger.

J'avais une couchette achetée de M. Beautel, mais pas de paille. Comment faire? J'avais une grande couverture de poil bien chaude que

---

9. Né à Beauport, près de Québec, en 1816, l'abbé Jacques Bédard était ordonné prêtre à Québec en 1844. Missionnaire à Kingsey de 1846 à 1849, il fut le premier curé de Wotton.

Mme Joseph Prince m'avait donnée avant de partir de là. Je l'emplis de foin, car on n'avait pas de paille. Pas de fil, pas d'aiguille! J'attache tout le tour avec des clous à bardeau et je la mets dans la couchette. J'avais par exemple deux bons oreillers que ma mère m'avait donnés avant de partir. Oh! j'avais un beau lit, j'en étais fier malgré tout.

Rendu au 2<sup>e</sup> rang, M. l'abbé Bédard est très fatigué. Il y avait d'ailleurs plusieurs familles dans ce coin. Dit la messe là lundi matin, de peur aussi que plusieurs ne puissent se rendre ici. Première messe, donc, dite dans la maison de M. Urbain Beaudet (dans Wotton, 3<sup>e</sup> rang, 4<sup>e</sup> terre en venant de Shipton). Ensuite, M. Bédard se rendit ici.

M. Bédard demeure ici deux jours; deux messes chez David Baril. Pendant les messes, cantiques. Sermon sur la vanité: “*ne faut pas être fiers dans le bois: pas besoin de petit parasol, nous avons l'ombre des arbres; patience à supporter toutes les misères. Il nous faudrait un cimetière, etc.*”. Il y avait 40 familles; 100 personnes assistent à la messe. A l'automne, première personne enterrée, fille d'Alexis Chandonnet du nom de Luce.

Au mois de juillet, ma mère est montée avec mon frère Hippolyte, veuf, et il avait un petit enfant de deux ans, et la plus vieille des filles de mon frère Placide, et M. Laurent Gaudet avec sa femme et un petit enfant. Trajet de 24 jours, en voiture, à un louis par jour.

Dans le mois d'août, mon père avec le reste de la famille de mon frère Placide ont monté eux aussi; par terre, parce qu'ils aimaient avoir leurs chevaux par ici.

Au mois de septembre, mes frères Marcel et Hippolyte ainsi que M. Godet ne peuvent plus tenir; n'aiment pas la terre neuve. Je vas les mener au port St-François en voiture. Là prenons le bâtiment; rendus à Montréal, ils essaient de m'emmener avec eux, mais je refuse, rapport à mon père et ma mère âgés. J'ai acheté deux quarts de fleur et pour \$20 de chaussures, pour commercer. Après avoir déposé mes effets à bord du bâtiment, je me fais voler ma poche de chaussures. Quel découragement!

Dans le printemps, mal aux jambes, pars pour aller me faire soigner à Danville, embarque un vieillard nu-pieds, parce que pieds blessés à force de marcher. C'est M. Joseph Charland qui est venu se choisir une terre. Le long du chemin, il m'apprend que trois de ses filles sont jumelles. M'invite à aller les voir à Richmond. Le 14 août de la deuxième année, j'en mariais une des trois, Mlle Aurélie. Mariage par M. Trahan,<sup>10</sup> ici à Wotton, parce que je ne suis pas assez bien pour me

10. Ici, la mémoire de notre ami Édouard Léger fait défaut. C'est plutôt l'abbé Napoléon Kéroack, né en 1821, à Saint-Pierre de Montmagny, ordonné prêtre en 1847, qui a béni le mariage:

Le quatorze août mil huit cent cinquante, après la publication de trois bans de mariage faite au prône de notre messe paroissiale (de Saint-Félix de Kingsey) entre Édouard Léger, cultivateur, fils mineur de Graël (Israël) Léger et de Marguerite Cormier, de Wotton, d'une part, et Aurélie Charland, fille mineure de Joseph Charland et de Marguerite Boisvert, de Shipton, d'autre part, nous, soussigné, prêtre, de l'autorisation des parents, avons reçu leur mutuel consentement de mariage et leur avons donné la bénédiction nuptiale en présence du côté de l'époux Graël (Israël) Léger, père, Placide Léger, frère; du côté de l'épouse, Joseph Charland, père, Michel Charland, frère, lesquels, ainsi que les époux, n'ont pu signer.

Nap Kéroack, ptre.

L'abbé Luc Trahan est originaire de Yamachiche, fils de Joseph Trahan (descendant de l'ancêtre Guillaume Trahan, de Port-Royal) et de Marie Gendron. Il fut ordonné prêtre à Québec en 1846. Missionnaire à Weeden de 1848 à 1849, puis curé à Richmond, de 1850 à 1864.

rendre à Kingsey, me faire marier par M. Tiroique (Kirouac) qui se trouvait notre desservant.

(La suite est de la deuxième version)

Nous travaillons ardemment. Il fallut dans notre labeur sans relâche, faire la guerre aux moustiques. Ma foi, on ne pouvait s'arrêter pour parler à quelqu'un sans se faire manger par ces insectes. J'étais devenu, par les nombreuses piqûres reçues, sensible, bourru; ce qui m'arrivait rarement. J'avais jusqu'alors supporté tout, mais si pareille condition s'était présentée l'été suivant, j'étais résolu de tout abandonner et de retourner chez moi, en Acadie. C'est bien simple, c'était au-delà de mes forces... l'été suivant, les moustiques affluèrent, oui, mais en moins grande quantité; de sorte qu'on pût résister sans trop radoter.

J'y suis encore et, penchant la tête vers le déclin de ma vie, je dois à Dieu et à Dieu seul, une éternelle reconnaissance pour m'avoir ainsi donné le pain et le sommeil de chaque jour avec la surabondance de ses grâces. Je puis contempler avec bonheur cette belle paroisse qui s'est si rapidement embellie en devenant plus populeuse. Quarante ans passés, nous n'avions pas un seul des nombreux habitants dont les granges regorgent de richesses: vaches, chevaux, grains, etc.

A Noël (1849), Félix Charland et moi, nous sommes montés à Kingsey, à pied, pour assister à la messe de minuit et aux offices du jour. Ces jours où l'on voyageait à pied des milles et des milles, ne sont plus. Aujourd'hui, c'est le cheval même pour visiter son voisin.

Vers cette époque, vint dans notre paroisse, un nommé Édouard Millette. Il y vint avec une petite valise contenant différents objets qu'il vendait aux paroissiens. Pendant plusieurs années, il tint boutique où souvent, nous allions porter notre salaire, rapportant en échange des provisions. Notre premier magasin, digne de ce nom, fut parti par I.T. Lebelle. Il s'était réfugié dans notre 1er camp que nous avions fait, et tenait des objets d'utilité générale. De sorte que, nous nous exemptions bien des voyages à Danville. Si parfois, il nous arrivait d'avoir à faire une grosse emplette, nous allions à Trois-Rivières, poste le plus rapproché où nous pouvions faire affaire en gros.

En 1850, Monseigneur Cook, évêque de Trois-Rivières, envoya un de ses prêtres chez nous pour y marquer le site de l'église. Ce prêtre, un M. Marquis, vicaire de St-Grégoire, est arrivé à notre village le lendemain de la fête-Dieu. Nous lui avons demandé s'il fallait faire le dimanche suivant, la procession habituelle. "*C'est impossible, nous répondit-il, il nous manque bien des choses*". Nous lui avons promis d'aller tout chercher si seulement, il voulait nous mentionner les articles qu'il nous fallait. Alors, après nous avoir tout nommé: livres de notes pour chanter la messe le matin, etc., etc., nous partîmes pour la mission de Shiptown, et là, nous avons trouvé tout ce qu'il fallait. La première grand'messe dans Wotton eut lieu le dimanche de l'octave de la Fête-Dieu, 1850.

Les connaisseurs de plain-chant étaient rares. Nous en trouvâmes,

après de minutieuses recherches, trois qui n'étaient pas, il faut l'avouer, ni professeurs, ni gradués: Messieurs I.T. LeBelle, Joseph Charland et Onésime Legendre. Après consentement du bon père, nous nous mimes sérieusement à l'oeuvre pour faire les préparatifs de la fête. D'abord: deux reposoirs, un à la croix et l'autre sur le no 19; la messe s'est dite dans la maison de mon frère Placide, le no 17.

Pour construire nos reposoirs, nous demandâmes à M. LeBelle s'il voulait bien mettre à la disposition des architectes et contracteurs tout son stock, (M. LeBelle était marchand); tout, pièces à robes, ruban, batiste, fut fourni par notre bon paroissien et ami.

Le dais fut fait par mon père (Israël). Les femmes, entre autres la mienne, s'étaient surtout occupées de décorer ce dais en batiste blanc étoiles en papier de couleurs, petits rubans. Tout fut fait sans qu'aucun bout de quoi que ce soit fut coupé.

Des petits garçons, proprement habillés, tenant dans leurs mains, chacun un petit pavillon, fait à la paysanne, se tenaient postés aux différents endroits.

...Nous y portions des fusils, nous en comptions une vingtaine. Portés par vingt braves coeurs, commandés par un M. Finette, ancien guerrier qui connaissait assez bien l'ordre à suivre en pareille circonstance. Tout a bien marché.

Nos coeurs étaient remplis de joie; notre petit village, jadis si solitaire, nous paraissait un petit Eden.

...Le lieu où l'église devait être construite étant choisi par la voix des habitants, nous nous mimes sérieusement à l'oeuvre. D'abord, il fallut nettoyer le terrain, ensuite préparer le bois pour l'immédiate construction d'une petite chapelle; elle fut faite au mois d'août 1851; elle demeure encore aujourd'hui, c'est cet ancien presbytère. Dans le haut de la bâtisse, on y avait fait deux petites chambres pour le prêtre.

...En 1852, Monseigneur, croyant qu'il était à propos de nous envoyer un père résidant, choisit M. Duhaut.<sup>11</sup>

La joie fut grande, à cette nouvelle et tout de suite, on commença à lui bâtir un petit logis, qui est aujourd'hui la maison publique.

La chapelle avait été construite dans l'intention que plus tard elle servirait pour presbytère; ce qui arriva. Mentionnons les deuxièmes marguilliers de la paroisse: Messieurs L. Panneton, I. Poisson et I. Léger. Ce dernier, mon père, avait travaillé très fort à l'avancement et au progrès de Wotton. Il avait surtout travaillé à la construction de l'église. Il était tout à la fois forgeron et bon ouvrier. Ce fut lui qui tourna notre premier bénitier, avec un pied, creux et très bien fini. Le porte-missel fut aussi son oeuvre.

Il avait un fer qu'il avait emporté de l'Acadie, pour faire des hosties. Ce fut, pendant plusieurs années, nous qui les faisons.

Le conseil fut organisé, premièrement en 1855, et notre premier maire: M.F. St-Jean, M.F. Léger, M. Lemire, M. L. Thibodeau, M. A.

---

11. L'abbé Georges-Jacques Duhaut est né à Charlesbourg, en 1825. Ordonné prêtre en 1852, il fut curé à Wotton de 1852 à 1857.

Martel, M.G. Lahaie, M.O. Longval, et le secrétaire M.A. Ditier (obscur).

La première école prit naissance en 1853, au no 24, dans le 5e rang, qui eut pour première institutrice Mlle Émilie Crépeau.

En 1853, mon père mourut, âgé de 65 ans. La maladie qui le conduisait au tombeau fut bien souffrante.

En 1854, Marcel vint chercher ma mère. Ce fut avec peine que je la vis partir, et j'essayai vainement de la garder auprès de moi. La crainte de l'ennui, la seule peut-être, la décida de s'en aller à son vieux pays. Comme toute créature, elle mourut en 1869, âgée de 84 ans.<sup>12</sup> Et, à cette époque, mon frère Placide laissa la paroisse et depuis 1862, je suis le seul Acadien dans Wotton. Et, si Dieu m'accorde le bonheur - et je le crois un bonheur - je laisserai mes cendres dans ce sol arrosé de mes sueurs et de mes pleurs.

Mon pays, là où sont tous mes frères, m'a revu qu'après trente-et-un ans d'absence. Quel changement et quel plaisir de revoir ces chers Acadiens, ces chers frères, qui me cherchaient pour me voir, qui se pressaient à l'envie sur mon passage; ils montaient sur des clôtures pour voir celui qu'ils appelaient leur bébé égaré. Je l'étais, en effet, parmi cette foule d'amis et de parents. Notre inoubliable voyage se prolongea pendant 18 jours. Alors, après avoir beaucoup visité, il fallut pour une seconde et peut-être dernière fois, dire adieu à cette chère Acadie, mon pays natal, mon pays d'amour.

#### NOTA BENE

Monsieur Édouard Léger est décédé le 7 mars 1902, à l'âge de 71 ans, quatre mois et vingt-quatre jours.

Madame Édouard Léger est décédée le 10 avril 1896, à l'âge de soixante-trois ans, deux mois et sept jours. Tous deux à Wotton.

Frère Yvon Léger, o.m.i.

#### MISE AU POINT

Dans notre article **Un faux**, paru dans le dernier CAHIER, nous semblons signifier que Mme M.A. MacDonald, dans son ouvrage **Fortune & La Tour**, applique à Marie-Françoise Jacquelin le dessin en question, lorsqu'elle lui donne le titre de "*Madame de la Tour*" (entre les pages 76 et 77). Mais Mme MacDonald n'est aucunement de cette opinion; elle aussi, dans son **Appendix B**, (pp. 194-196), dit qu'il s'agit d'un faux.

Clarence-J. d'Entremont, ptre

12. Marguerite Cormier, l'épouse d'Israël Léger, fut inhumée à Memramcook.

**la société  
historique  
acadienne**